VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 31 Aout 1915 NUMERO 16

Robertson M 2-16 a/s Librairie Provinciale

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

LES PUNIRA-T-ON?

La commission royale Mathers vient de rendre son verdict. Il est écrasant et accuse de conspiration et de parjure pour voler la province plusieurs membres de l'ancien cabinet et plusieurs de leurs amis politiques. Jamais administration politique en notre pays n'a péri en pareil cloaque. Jusqu'ici le chef du cabinet avait apparemment été dans ces crimes politiques la victime de quelques-uns de ses collègues, mais, dans le cas actuel, Sir Roblin n'échappe pas plus que la plupart de ses ministres aux formidables accusations portées par la commission royale Mathers. Les trois juges qui ont mené cette longue et émouvante et déprimante enquête sur la dilapidation du trésor provincial décrètent que Sir Roblin a fait "cause commune avec les entrepreneurs pour résister à l'enquête et s'occupa activement de trouver des avocats habiles pour Kelly, afin d'empêcher des découvertes de se faire". Nos lecteurs ont encore assez présents à l'esprit les détails de l'enquête pour que nous ne soyions pas obligé de les leur rappeler. Les commissaires déclarent, dans leurs conclusions, que l'argent volé est allé au coffre électoral. Cela, tout le monde le savait. Nombre de témoins se sont parjurés. En somme, comme le note le rapport, on a trouvé vraies les accusations de l'honorable Hudson.

Voilà un premier pas de fait. Reste à faire le second, mille fois plus important que le premier. Punir les coupables.

Le rapport donne les noms; d'habiles avocats, dit-on, depuis quelques semaines, travaillent à l'échafaudage d'une preuve irréfutable contre tous les coupables dans le scandale des bâtisses du parlement. Tout cela est beau. C'est même aussi beau que le rapport quotidien de nos journaux que les coupables vont être arrêtés d'un instant à l'autre. Peut-être pour avoir appris avec des yeux trop grand ouverts l'histoire politique de ce pays, nous avons, comme disent les gens du peuple, la croyance dure. Qu'on arrête sérieusement les coupables, cela nous paraitra juste, mais vraiment anormal. Et nous ne ménagerions pas nos félicitations au gouvernement. Mais ce qui serait même un tantinet déconcertant, ce serait qu'on vint leur faire subir un véritable procès et qu'ils vinssent recevoir le châtiment qu'ils méritent. A cela nous n'y croyons pas. Et nous n'y croirons que le jour où un jury les aura déclaré coupables, la cour prononcé contre eux la sentence méritée et la prison ouvert large ses portes pour recevoir les prévaricateurs.

Nous préfèrerions n'être point aussi sceptique, mais c'est la seule attitude que nous enseigne l'histoire politique du Canada. Au gouvernement actuel de modifier notre opinion et l'opinion d'une multitude d'électeurs. Une enquête approfondie lui a donné les noms de coupables. Il lui reste de faire corroborer ce verdict par celui des tribunaux criminels. C'est sa tâche. Il est en son pouvoir, — en son pouvoir seul — de l'accomplir. Il a promis solennellement au peuple de le faire. Des différents atouts qui ont contribué à lui donner une écrasante victoire et à balayer pratiquement de l'arène politique le parti adversaire, c'est certainement la promesse de poursuivre et de faire punir tous les coupables qui a le plus pesé dans la décision populaire. Si le gouvernement manquait à sa promesse, ce serait une immense désillusion chez le peuple. Et non seulement le gouvernement en retirerait-il une formidable réaction, mais il ferait de plus subir un recul incalculablé à la cause de l'assainissement de la vie politique dans notre province.

L'APPEL AUX PREJUGES

Dans une interview récente donnée à l'un de nos quotidiens de Winnipeg, l'honorable T.-C. Casgrain, maitre-général des postes, a vigoureusement dénoncé les appels aux préjugés de races faits par les politiciens. Le maître-général des postes n'a pas donné de noms et sa dénonciation semble s'appliquer à tous les politiciens, bleus ou rouges. Il n'a pas fait d'exception pour l'organe de son parti dans Winnipeg et le maître-général des postes a raison. Directement ou indirectement, le **Free Press** et le **Tribune** ont été le médium d'appels aux préjugés. Presque toujours cela s'est fait dans un but politique, simplement pour gagner quelques votes. Mais les deux organes libéraux se sont fait damer le pion par l'organe conservateur. A tort ou à raison, le **Telegram** voit venir des élections générales. Par les circonstances graves que nous traversons, elles peuvent avoir un caractère tout spécial et être ce qu'on a déjà commencé à désigner du nom "d'élection khaki". En d'autres termes, ce serait des élections au cours desquelles l'on ferait dans les centres anglais tous les appels possibles aux préjugés de race, l'on tirerait tout le profit possible de la nationalité des candidats. Sous le manteau du patriotisme, refuge des poltrons, a-t-on dit, refuge aussi de la canaille, pourrait-on ajouter, l'on ferait un suprême effort pour se maintenir au pouvoir. C'est une pareille manoeuvre que le maître-général des postes a dénoncée. Espérons que ses paroles porteront leurs fruits et qu'à l'avenir le **Telegram** se dispensera de ces lettres d'Ottawa du samedi qui n'ont qu'un but: ameuter les provinces anglaises contre la province de Québec sous prétexte que cette dernière n'est pas loyale.

LA CIVILISATION AMERICAINE

Le lynch de Leo Frank, en Georgie, aux Etats-Unis, il y a quelques dix jours, est typique de la civilisation américaine, d'autant plus qu'il est le fait d'un des vieux états de la république et de descendants des vieux colons. Frank avait tué, d'après le jury qui le trouva coupable, une petite fillette. Ses amis, en dépit d'incessants efforts, ne purent lui obtenir un autre procès. Et ce ne fut que grâce au gouverneur de l'état qui commua la sentence de mort prononcée contre lui que Frank ne mourût point dans la chaise électrique. La plupart des revues américaines et des grands journaux se sont intéressés au cas de Leo Frank. En dehors de la Georgie, l'on semblait porté à douter de la valeur du verdict qui l'envoyait à la chaise électrique. Et ce sont les nombreuses requêtes qui, de toutes parts, parvinrent au gouverneur de l'état qui valurent à Frank une commutation de sa sentence. L'acte du gouverneur souleva une immense clameur de protestation dans la Georgie. A la ferme-prison de l'état où se trouva Leo Frank, après la commutation de sa sentence de mort, un prisonnier lui taillada la gorge à coups de rasoir. Plusieurs jours durant, Leo Frank fut entre la vie et la mort. Sa blessure le tenait encore au lit quand une foule ivre de haine et de rage l'arracha à ses gardiens, le traina en auto à cent milles de là et pendit à un arbre cette victime, non encore guérie, d'une lâche tentative d'assassinat.

Frank est-il coupable ou innocent? Cela importe peu pour le moment. Que ce soit l'un ou l'autre, cela n'enlève rien à l'odieux de l'acte de ces grands civilisés américains. Frank avait été jugé. Trouvé coupable, la plus haute autorité de l'état jugeant faible la preuve accumulée contre Frank, avait décidé qu'il finirait ses jours dans la prison de l'état. On aurait pu se contenter de ce châtiment. En tout cas, il n'appartenait pas à un groupe de citoyens d'assassiner Frank sous prétexte de parfaire la justice de l'état. Et cela leur appartenait encore moins quand leur victime gisait sur un lit de douleur victime d'une première tentative d'assassinat. Le gouverneur de la Georgie a qualifié d'assassins ceux qui ont exécuté Leo Frank: le mot n'est que juste. Que Frank ait été ce que ses ennemis prétendent qu'il a été: coupable, ou qu'il ait été innocent, il avait droit au respect de la loi. Les citoyens de la Georgie n'avaient aucun droit de reviser aussi sommairement la loi. Cela, d'autant plus que l'injustice dont ils se plaignaient n'existaient point en définitive, car la décision du gouverneur privait Frank de sa liberté pour toute sa vie. Plusieurs états se contentent de ce châtiment pour leurs meurtriers.

Comme tant d'autres lynchages, celui de Frank ne prouve qu'une chose: un fonds de barbarie latente chez l'Américain de certains états et que déclanche la moindre passion de race. Avant de protester si âprement et si pharisaïquement contre les vices des autres peuples, le peuple américain ferait bien de se guérir de ses propres turpitudes. L'histoire de ces dernières années démontre qu'il est beaucoup plus enclin à voir la paille dans l'oeil de ses voisins que la poutre dans le sien.

LA CONSCRIPTION

Le regrettable incident survenu à une assemblée de recrutement tenue au Parc Lafontaine, à Montréal, la désapprobation par l'honorable Casgrain des gros financiers Dawson et Ballantyne, qui avaient voulu forcer les ouvriers à choisir entre l'enrôlement et la faim, la vigoureuse dénonciation par plusieurs journaux anglais de ce que le **Citizen** d'Ottawa a si justement nommé la conscription économique, ont mis le holà à l'enthousiasme de ces patriotes de husting qui ne craignaient pas de recourir à d'aussi condamnables arguments pour décider les masses à s'enrôler "volontairement" pour le service d'outremer. Et c'est une excellente chose. Ou l'enrôlement est volontaire ou il ne l'est pas. S'il l'est, de quel droit alors des gros bonnets de la finance peuvent-ils mettre leurs ouvriers à choisir entre la famine ou l'enrôlement? On a pu voir dans la presse ontarienne, toute brûlante de loyalisme qu'elle soit, combien de pareils procédés l'ont choqué. La même note se retrouve dans tous les organes ouvriers au Canada. Au nom des cultivateurs de l'Ouest, le **Farmer's Advocate**, du 25 août, n'est pas plus tendre que les organes ouvriers. Il s'exprime ainsi:

"Bien que ce serait pour nous un chagrin que de voir établir la conscription, nous aimerions mille fois mieux la conscription obligatoire en vertu d'un acte du gouvernement que celle que veulent nous imposer quelques imbéciles. Des manufacturiers, des maires de ville, d'autres qui ont des ouvriers à leur emploi, ont été, sous prétexte que l'armée active a besoin d'eux, jusqu'à congédier tous les célibataires à leur emploi ou à celui des villes dont ils sont premiers magistrats. Ils les mettraient tout simplement à choisir entre périr de faim ou s'enrôler. Ce genre de conscription est bête; c'est un genre de conscription que ne devraient pas tolérer ceux qu'il n'affectent point. Aussi longtemps que l'enrôlement sera volontaire, qu'il le soit dans le vrai sens du mot. 'On peut faire des appels mais que de nulle façon l'on ne recourt à la force."

"Nous sommes de l'opinion de Peter McArthur que si nous devons avoir le service obligatoire il doit venir du gouvernement et non pas d'individus impulsifs et déséquilibrés. Peter McArthur dit: "Quand l'Acte de Défense du Royaume fut voté, je le lus avec soin, mais je n'y découvris pas qu'il conférât à un patron ou à un citoyen le droit d'agir comme ont agi ces manufacturiers et ces maires, etc. Le gouvernement a assumé un empire complet sur la vie et les biens des citoyens et seul il a le droit ou le pouvoir de forcer les hommes à s'enrôler. Si le volontariat est inefficace, le gouvernement a le devoir patent de mettre le holà à toutes ces formes irrégulières de conscription ou d'enrôlement pratiquées par ces impulsifs et ces déséquilibrés et d'adopter le système européen de conscription qui fait qu'au point de vue militaire tous les hommes d'un pays sont égaux devant la loi. La guerre actuelle n'a pas de précédents et nous ne pouvons pas escompter que les moyens qui suffirent à assurer le triomphe dans les guerres passées suffiront dans celles-ci. Mais avant tout nous devons être justes et il n'est aucune justice à forcer par la honte ou par la faim quelques jeunes gens à s'enrôler quand d'autres plus vigoureux demeureront au foyer pour s'enrichir et jouir des prix de guerre obtenus par leurs produits. L'enrôlement général n'est pas la "conscription" que le monde a appris à haïr, mais le remède qu'on y propose; et les méthodes qu'on commence à employer aujourd'hui sont plus détestables que la conscription. Elles engendreront des tumultes de tous genres et des haines entre citoyens d'un même pays. Qu'on laisse au gouvernement de voir à ce que chaque homme accomplisse son devoir selon ses capacités et l'on verra que peu de gens s'y objecteront."

UN COMPLIMENT

Il nous vient d'un représentant du gouvernement fédéral aux Etats-Unis, de passage ici ces jours dernier. Le compliment est un peu à rebours, car il constatait franchement notre manque d'organisation au point de vue immigration. Quelques familles qu'il a dirigées vers nos parages se sont plaint que nous les avions laissées se débrouiller au petit bonheur, et cela, nous dit-il, fait mauvaise impression sur celles qui auraient eu l'intention de venir nous prêter main-forte tout en cherchant leurs intérêts.

Le reproche est mérité, nous l'avouons sans détours.

L'oeuvre demanderait un certain montant par année, comme d'ailleurs on l'a fait dans l'Alberta avec succès, et jusqu'ici des efforts pourtant loyaux n'ont pas abouti au succès dans l'ordre pratique.

L'homme qui donnera une solution pratique et viable à ce problème méritera sûrement la reconnaissance de ses compatriotes.

Jusqu'à ce que la question financière soit résolue, la besogne devra être faite gratuitement et dans ces conditions nous ne voyons pas d'autre solution pratique que dans le travail de petits comités paroissiaux.

Le travail de ces comités eut été très fructueux pour l'avancement de la cause de la colonisation au Manitoba s'ils eussent existés et à l'état d'organisations vivantes.

Il est passé par Winnipeg ces jours dernier au moins mille Canadiens français; d'autres disent douze cents et même quinze cents.

Sans doute un bon nombre ne sont que des travailleurs qui retourneront après la saison d'ouvrage. Même alors ils nous eussent été de bons annonceurs.

Quelques-uns avaient de l'argent, ils nous eussent fait de bons colons.

Faute de coopération des centres canadiens-français du Manitoba, un nombre fort restreint a peut-être été placé ici; les autres ont pris la route de l'Ouest.

N'y a-t-il pas lieu d'examiner après coup ce que chaque groupe a perdu, pour faire servir cette expérience à notre succès futur, car il faut se l'avouer, notre cause languira longtemps si nous restons dans l'ornière et si les compliments à rebours peuvent continuer à nous être justement adressés.

Pour faire prendre sa marchandise, surtout quand il y a compétition, il faut l'exposer et le faire d'une manière intelligente et constante.

Le commis qui craint l'effort ne sera jamais qu'un vendeur médiocre; pour passer un morceau il faut parfois en avoir montré quinze ou vingt.

C'est un peu la même chose pour la colonisation.

Pourtant nous avions de si belle marchandise à montrer cette année!!

MODELE

Nous proposons comme l'idéal des dispositions qui doivent animer tous les Canadiens français de ce pays, celui qui ressort des paroles de l'Hon. Sénateur Landry, président du Sénat et président aussi de l'Association d'Education d'Ontario:

"J'ai accepté la présidence de "l'Association à condition qu'il "n'y ait pas de politique, et il n'y "en aura pas. Je comprends que "les droits d'une race doivent "primer ceux des partis politi- "ques. Je suis conservateur et "comme tel je fais mon devoir, "mais je ne plierai jamais la tête "devant les persécuteurs de ma "race quelque conservateurs "qu'ils puissent être."

Voilà de fières paroles; et le jour où nos co-nationaux les comprendront au point de les réduire en pratique, nous formerons un bloc qu'il sera difficile d'entamer.

Ces paroles appuyées par les actes de l'Hon. président du Sénat montrent que pour se mêler des questions publiques il n'est pas du tout nécessaire de se caser d'abord dans l'un ou l'autre parti politique. Nous avons tous le droit et de devoir de faire de la politique, car dans la politique se joue l'avenir du pays, mais nous ne sommes pas du tout tenus de faire de la politique bleue ou rouge. Nous ajouterons sans crainte de nous tromper que dans notre Manitoba nous serons forts et respectés (car en politique on ne respecte que ce qui est fort), que le jour où nous saurons renoncer facilement à un parti politique pour suivre l'autre si nos intérêts nationaux sont mieux sauvegardés par ce changement.

En définitive quel intérêt a la masse des voteurs de suivre l'un ou l'autre parti politique.

Nous aimons entendre raisonner comme un clairon ces paroles d'un conservateur de vieille souche, déclarer à la face du pays, à un gouvernement conservateur qui se fait tyran:

"Jamais je ne plierai la tête "devant les persécuteurs de ma "race, quelque conservateurs "qu'ils puissent être."

Voilà la véritable indépendance, celle que nous souhaitons à nos lecteurs. Avec cette indépendance, que l'on suive l'un ou l'autre parti, il n'y a pas de mal à cela, car ce n'est plus l'esclave d'un préjugé qui suit tel ou tel parti sans trop savoir pourquoi, mais c'est l'homme libre et intelligent qui juge au mérite, et sur lequel un parti ne peut compter que dans la mesure où il respecte ses convictions religieuses et nationales, surtout quand elles sont garanties par la Constitution du pays.

C'est bien là la ligne de conduite que nous suivrons à la **Liberté**.

LE SUFFRAGE FEMININ

Les partisans du suffrage féminin sont très actifs à l'heure actuelle. Le Social Service vient de demander qu'on accorde aux femmes du Manitoba le droit de voter sur le referendum qui décidera, dit-on, du sort des buvetiers en cette province. On ne sait pas encore quelle réponse le gouvernement fera à cette requête. D'un autre côté les têtes des organisations suffragistes du Manitoba déclarent qu'elles ont déjà suffisamment recueilli d'adhésions en faveur de leurs demandes pour que le nouveau gouvernement soit forcé, selon l'engagement qu'il en a contracté, de leur accorder un referendum. De toute façon, à moins que ces déclarations soient de la vantardise, il semble bien que la province du Manitoba aura avant peu à décider si oui ou non nous traînerons nos épouses et nos soeurs dans le cloaque de la politique et de la cabale électorale.

DU BON SENS D'ABORD

L'on vient de suggérer la tenue d'une grande convention de tous les adversaires de l'alcool en cette province. Excellente suggestion et qui devra donner de bons résultats. Rien n'est parfait en ce monde Cela semble être surtout vrai des projets de loi prohibitionnistes. La plupart du temps leur effet a été à l'avance annulé parce que des cerveaux brûlés, des réformateurs qui ne savent point tenir compte des faits, ont trouvé moyen d'y faire insérer des clauses ridicules et décourageantes. Les intransigeances absurdes que permettaient ces clauses ont fini par énerver une bonne partie des tempérants et des lois qui auraient pu donner d'excellents résultats sont demeurées pour ces raisons lettre morte ou ont du être revoquées.

Pour être efficace et durer, une loi de tempérance a besoin d'être sage et logique. Qu'elle contienne une ou deux clauses absurdes, c'en sera fait d'elle. Seules les absurdités s'imposeront à l'esprit de la masse: tout le reste sera ignoré. Le jour où se produit pareille situation chez la masse n'est pas éloigné du jour où le rappel d'une loi prohibitionniste recueillera la majorité des suffrages.

Un semblable danger menace la loi de tempérance qu'on propose à notre province de lui donner. Elle contient des clauses qui sont de véritables abus. Il n'est aucune raison de les y laisser. En les supprimant la loi n'en serait que meilleure et courrait grande chance de recueillir plus de votes quand on demandera à l'électorat de l'approuver. Une discussion publique du projet qu'on offre de soumettre au peuple est donc à souhaiter. Nous espérons que toutes les opinions seront représentées à cette discussion et que surtout le bon sens et la logique présideront aux échanges d'opinions.

LE CHAPELET DE SHRAPNELL

Quand il entra en convalescence, à l'hôpital, tout de suite une idée hanta le petit fantassin qui avait reçu, à lui tout seul, six éclats de shrapnell. Et il ne fut heureux que lorsqu'il l'eût réalisée. Les religieuses, les gardes l'y aidèrent.

D'abord, on lui remit les morceaux de métal qui avaient été extraits de ses blessures. Et puis, on lui donna d'autre **plomb**, d'autre **fer allemand** provenant des blessures des camarades. Avec tout cela, — et pour lui qui avait été bijoutier, ce fut facile, — il fabriqua, sur son lit, un **chapelet**. Quand il l'eut terminé il l'embrassa et l'envoya à sa mère.

Et depuis que le chapelet du fils a été béni à l'église du village, la bonne maman, matin et soir, sur ces morceaux de balles qui déchirèrent la chair de France, prie pour le salut de la Patrie. Et, entre les dizaines, ses doigts tremblent un peu, surtout aux grains du **Pater**, car ceux-là ce furent ceux qui faillirent tuer son enfant!

Et puisque nous venons de signaler cette mère priant pour le salut de la France sur le chapelet ensanglanté de son fils, blessé pour la patrie, reproduisons l'impressionnante anecdote qui suit et que rapporte le **Journal de Genève**:

"Laissez-moi, dit le journal, finir par ce trait que j'emprunte à la lettre d'un gendarme à un de ses parents qui me l'a communiquée.

"Un soir, au coucher du soleil, en rejoignant son poste à X...., près de Verdun, avec un brigadier et deux collègues, il aperçut, dans un champ, une vieille femme penchée sur une tombe fraîche. Les gendarmes s'approchèrent pour interroger la pauvre dame, qui pleurait et qui priait.

"—J'avais eu déjà cinq fils tués dans cette guerre, leur dit-elle. J'habite La Rochelle. Je suis venue pour pleurer le sixième, mon dernier, qu'on a enterré ici."

"Pouvant à peine contenir leur émotion, les quatre hommes présentèrent les armes à cette mère en deuil. Elle, aussitôt, se releva brusquement et s'écria dans un sanglot:

"—Vive la France quand même!"

DEBOUT, LES MORTS!

D'un colaborateur de l'**Agence Havas** sur le front:

Je tiens du lieutenant J.... l'héroïque récit suivant:

Nous étions en train d'aménager une tranchée conquise. Au barage de sacs qui fermait son extrémité, deux guetteurs faisaient bonne garde. Nous pouvions travailler en toute tranquilité.

Soudain, parti d'un boyau qui dissimule un repli de terrain, une avalanche de bombes se précipite sur nos têtes. Avant que nos hommes puissent se ressaisir, dix sont couchés à terre, morts et blessés pêle-mêle.

J'ouvre la bouche pour les pousser en avant de nouveau quand un caillou du parapet, déchaussé par un projectile, me frappe à la tête. Je tombe sans connaissance.

Mon étourdissement ne dure qu'une seconde. Un éclat de bombe me déchire la main gauche et la douleur me réveille.

Comme j'ouvre les yeux, affaibli encore et l'esprit engourdi, je vois les Boches sauter par-dessus le barrage de sacs et envahir la tranchée.

Ils sont une vingtaine.

Ils n'ont pas de fusils, mais ils portent par devant une sorte de panier d'osier, rempli de bombes.

Je regarde à gauche; tous les nôtres sont partis, la tranchée est vide. Et les Boches avancent; quelques pas encore et ils sont sur moi!

A ce moment, un de mes hommes, étendu, une blessure au front, une blessure au menton, et dont tout le visage est un ruissellement de sang, se met sur son séant, emploigne un sac de grenades placé près de lui et s'écrie:

—Debout, les morts!

Il s'agenouille, et, puisant dans le sac, il lance ses grenades dans le tas des assaillants.

A son appel, trois autres blessés se redressent. Deux, qui ont la jambe brisée, prenant un fusil, et, ouvrant le magasin, commencent un feu rapide dont chaque coup porte. Le troisième, dont le bras gauche pend, arrache de sa main droite une baïonnette.

Quand je me relève, revenu à moi tout à fait, du groupe ennemi, la moitié environ est abattue, l'autre moitié s'est repliée en désordre.

Il ne reste plus, adossé au barrage et protégé par un bouclier de fer, qu'un sous-officier énorme, congestionné de rage, qui, fort bravement ma foi, tire dans notre direction des coups de revolver.

L'homme qui, le premier, a organisé la défense, le héros du "Debout, les morts", reçoit un coup en pleine mâchoire. Il s'abat...

Tout à coup, celui qui tient la baïonnette et qui, depuis quelques instants, rampait de cadavre en cadavre, se dresse à quatre pas du barrage, essuie deux balles qui ne l'atteignent pas et plonge son arme dans la gorge de l'Allemand.

La position était sauvée. Le mot sublime avait ressuscité les morts.

STUPEFIANT!

Au nombre des raisons qui devraient décider la population de langue française à faire ses achats à la "Maison Blanche", nous trouvons dans une récente annonce que cette maison a fait paraître dans le **Manitoba**, la suivante, que nous livrons à nos lecteurs sans le moindre commentaire. "VOUS ENCOURAGEZ UNE MAISON FRANCAISE." ! ! ? ?

LE COIN DES DAMES

ME voilà plus qu'embarrassée aujourd'hui. Les "outils" ne me manquent pas, mais c'est qu'avec cette plume que je tiens, et sur ce papier blanc, il me faut jeter des idées, n'importe quoi... et je n'en trouve guère.

Il m'en trotte joliment par la tête pourtant, mais pas une n'est bien arrêtée.

Ce matin, par exemple, j'ai bien envie de grogner contre ce méchant temps qui nous arrive à la place de notre soleil. Le soleil, c'est si bon, c'est si gai et si réchauffant! Quand il fait chaud, je chante sur tous les tons, du matin au soir: "Il fait chaud. Il fait chaud", mais je suis contente. Quand il fait froid et sombre, je m'ennuie, bon. Il me semble que tout le monde est de mon avis, surtout les malades et les miséreux, qui ont tant besoin de chaleur!

Je ne m'arrêterai pas plus à la température: la grande ressource des gens qui n'ont rien à dire...

Je ne vous parlerai pas de l'amour, je n'y comprends rien. Vous avez vu "Françoise des Bois" gouverner fort bien sur un terrain aussi glissant. Quant aux vieilles filles, je suis de l'avis de "Marie-Ange": les trésors ne perdent pas de leur prix.

Ne vous attendez pas que "Jacqueline" s'en mêle en sautant sur la grande question de la vocation religieuse: j'en serais bien en peine, vraiment, et je laisse à d'autres le soin d'entamer un aussi sublime sujet.

Alors, parlons de guerre. C'est un sujet tout d'actualité, et qui va, hélas! de plus en plus révoltant. Il y a plus d'un an déjà—le temps passe vite malgré tout—un an que l'Autriche et la Serbie ont ouvert le champ des hostilités.

Ce fut le premier anneau de cette chaine forgée bout par bout par l'ambition humaine et par la haine que se vouent les peuples entre eux.

Il y a un an, les pauvres conscrits répondaient à l'appel, laissant derrière eux femme et enfants, pour aller défendre leur patrie au prix de leur sang.

Combien sont morts déjà au champ d'honneur! Combien sont dans les mains ennemies. Et que d'infirmes, d'impotents aura fait cette boucherie qui émiette, pour ainsi dire, nation après nation, la pauvre vieille Europe.

Depuis un an les journaux aux en-têtes sensationnelles regorgent de détails qu'on ne lit plus, tant c'est décourageant.

En attendant, la torpille démoniale s'attaque non plus seulement aux vaisseaux de guerre—ce n'est pas assez pour la furie allemande—mais on se jette aussi sur les bateaux de transport, qui engouffrent dans des mers sans fonds des milliers de personnes qui s'en allaient sans doute retrouver des leurs de l'autre côté.

Lors du désastre du "Lusitania", l'**Illustration** de Paris portait en première page un dessin de J. Simont, représentant la mer, redevenue calme après le naufrage, et gardant sur sa surface des morts qu'on n'avait pu sauver.

Au premier plan on voit une femme portant dans ses bras son petit enfant... En bas de la page on dit: "Plus de quarante enfants ont péri dans le torpillage du "Lusitania"... L'un d'eux, un petit bonhomme de trois ans, reposait dans les bras de sa mère quand on les recueillit, flottant sur l'eau. La mort même n'avait pu faire se resserrer l'étreinte"....

Depuis celui-là, plusieurs ont pris la même route, ils ont eu le même triste sort. Ma foi, c'est à faire croire qu'on voudrait détruire le monde en un jour, à voir la rapidité avec laquelle on accumule ces monstruosités.

* * *

Quand donc verrons-nous la fin de ces atrocités, mon Dieu!

L'hiver qui est tout proche ne s'annonce pas gai pour nos pauvres; les conséquences de la guerre qui trouve sa répercussion chez nous, sont pour eux, synonymes de froid et de misère.

Une pauvre femme se plaignait dernièrement à une de mes amies de ce qu'elle ne trouvait plus où gagner son pain. "Toutes celles qui me faisaient travailler, dit-elle, n'ont plus besoin de moi. Elles font leur ouvrage seules; elles disent n'avoir pas d'argent". De grâce, que celles d'entre nous qui peuvent payer une main-d'oeuvre, chaque semaine, ne négligent pas de le faire, quand cela nous priverait de quelques petites satisfactions. Il faut partager avec le pauvre.

Jacqueline des Erables.

23 août 1915.

Parmi les robes et les blouses nouvelles on en remarque beaucoup qui sont lacées. Il y a des manches qui sont lacées du coude au poignet, et d'autres de l'épaule au coude. Les laçages se voient aussi sur le devant des blouses. Les lacets sont ordinairement de couleurs contrastantes.

* * *

Les boutons semblent être une garniture bien originale pour les chapeaux; cependant j'ai vu sur un chapeau, (patron), trois gros boutons de perle blanche placés sur un ruban qui entourait un grand chapeau de velours noir.

* * *

Des fleurs de cretonne sont découpées et collées sur le fond et sur le bord de quelques chapeaux blancs. C'est une garniture toute nouvelle qui ne manque pas d'originalité. Ces fleurs peuvent s'enlever avec un peu d'eau quand on en est fatigué.

* * *

Voici le moment favorable pour faire un manteau pour votre fillette. Un joli modèle et très facile d'exécution, a le haut du manteau empire et la jupe réunie au corsage est disposée en plis creux devant et derrière. L'ampleur dans le bas provient des plis creux. On peut faire une encolure dégagée ou montante. La fine serge convient à ce genre de manteau.

Gertrude.

RECETTES

Chou farci à la Française

Jetez dans l'eau bouillante un chou d'une moyenne grosseur. Laissez-le là jusqu'à ce que l'eau devienne froide: alors retirez-le, ouvrez les feuilles et entre les feuilles mettez une égale quantité de viande de boeuf et de lard haché assez fin avec poivre et sel et un peu d'épices au goût. Ficelez le chou et faites bouillir de deux à trois heures, laissant diminuer l'eau. Autour du chou placez quelques carottes et quand il est cuit épaississez avec un peu de farine.

* * *

Croquettes de pommes de terre "Lumina"

Ingrédients: 2 tasses de pommes de terre; 2 cuillerées à soupe de beurre; ½ cuillerée à thé de sel; ¼ cuillerée à thé de sel de céleri; 1 oeuf (jaune): un peu de persil; poivre et quelques gouttes d'oignon.

Préparation: Mettez le beurre, le jaune de l'oeuf battu, poivre, sel, céleri, oignon et persil dans les pommes de terre écrasées. Formez en croquettes et faites frire dans de la graisse bouillante.

* * *

Biscuits au gingembre 'Amanda'

Ingrédients: 1 tasse de sucre; 1 tasse de beurre ou de graisse; 1 tasse de melasse; 1 oeuf; ½ tasse d'eau chaude; 1 cuillerée à thé de gingembre; 1 cuillerée à thé de soda; un peu de sel; 5½ tasses de farine.

Préparation: Brassez ensemble le sucre, le beurre, la melasse et l'oeuf. Faites dissoudre le soda dans l'eau chaude, ajoutez le gingembre, le sel et la farine. Faites une pâte molle et faites cuire à un feu doux.

* * *

Imitation de crème

Ingrédients: 2 tasses de lait bouillant; 1 tasse de sucre; ½ tasse de farine; pincée de sel; 2 oeufs; essence de citron au goût.

Préparation: Mélangez les ingrédients secs, ajoutez les oeufs légèrement battus. Versez dessus graduellement le lait bouillant. Faites cuire au bain-marie en remuant constamment jusqu'à épaississement. Refroidissez un peu et ajoutez l'essence. N'employez que parfaitement froid.

QUESTIONS ENFANTINES

La dentition n'est pas une maladie, car les bébés bien portants font leurs dents sans que souvent on s'en aperçoive. Il y a des familles où les bébés percent leurs dents bien jeune et d'autres ont les leurs bien après un an. Il ne faut pas s'alarmer si le bébé n'a pas de dent à un an, hormis qu'il serait chétif et maigre, car alors l'absence de dents veut dire souvent qu'il est rachitique.

Il y a peu d'enfants qui passent l'époque de la dentition sans avoir un peu de mal et de fièvre. Dans ce cas-là, il faut réduire un peu la richesse et la quantité de la nourriture. Donnez-lui beaucoup d'eau à boire et baignez-le s'il est fiévreux. Ces petits malaises disparaîtront dans deux ou trois jours et le bébé sera aussi bien qu'avant, excepté qu'il n'augmentera pas en poids pendant ce temps.

La dentition commence ordinairement vers le sixième ou huitième mois. Le plus souvent ce sont les deux dents du milieu d'en bas qui percent les premières; ensuite celles du milieu d'en haut suivent et ensuite les quatre autres dents de devant, de sorte que généralement un bébé d'un an a de six à huit dents.

* * *

Conseils pratiques pour la santé des enfants

N'oubliez pas que l'enfant est comme une plante et qu'il lui faut beaucoup de soleil. Ainsi, ne pensez pas que n'importe quelle chambre est bonne pour un enfant. Non, les plus riantes; celles avec beaucoup de soleil, devraient lui être données si vous voulez avoir un enfant plein de santé.

Pensez que l'enfant subit l'impression de son entourage et ainsi s'il n'y a que du sombre et de la tristesse autour de lui, son caractère et sa santé s'en ressentiront.

Ne grondez pas un enfant qui s'éveille la nuit en pleurant. Souvent la peur est cause de son chagrin, et avec un peu de raisonnement et une bonne caresse, vous réussirez mieux à sécher ses pleurs.

N'oubliez pas que l'enfant a besoin de plus d'air pur qu'une grande personne: alors ouvrez les fenêtres.

DE LA MODE

La mode décide que la robe gardera son ampleur mais qu'elle doit être allongée de quelques pouces. Est-ce que nous allons être encore affligées de ces robes hideuses du temps passé qui nous faisaient paraître comme des ballons et qui étaient loin d'être gracieuses.

Sans doute que la robe, comme la porte la mondaine, peut souffrir quelques pouces de plus. Mais on ne sait si ce rallongement ne se continuera pas. Imaginez-vous une robe ample, longue jusqu'à terre et par-dessus cela endosser une redingote très plissée et très longue, et ensuite coiffez-vous d'un petit chapeau haut, sans bord! Quelle caricature la mode va faire de nous!

* * *

Les nouvelles jupes en drap rayé blanc et noir ou en soie rayée blanc et noir sont faites de telle sorte que la barre noire dissimule la barre blanche et ainsi près de la taille on dirait un yoke fait de noir et les plis s'ouvrant au bas de la robe exposent les barres blanches, ce qui donne un très joli effet.

LETTRE D'UN PRETRE-SOLDAT A SON FRERE

Mon cher Alexis,

Pendant que mes camarades se reposent, je suis heureux de venir m'entretenir avec toi. Tu m'avais demandé de te parler bien au long de l'armée française, de son courage et de son endurance. Je veux te satisfaire aujourd'hui en te racontant un des derniers engagements auquel j'ai pris part. Je ne puis te dire les noms des localités, cela est défendu, je mettrai simplement les initiales.

Après que tu m'auras lu, tu béniras avec moi le Bon Dieu de m'avoir conservé la vie. Je t'écris sur du papier de fortune: à la guerre comme à la guerre.

A notre départ de J... où mon régiment était resté un mois au repos, nous eûmes la visite du général de division. Il fut satisfait de notre tenue et de notre moral. Avant de nous quitter, le général nous dit: "Allons, mes enfants, la patrie a besoin de vous. Demain il faudra charger à la baïonnette, puis-je compter sur les Savoyards?" Un oui enthousiaste parti de toutes les bouches, fut la réponse.

Après une marche assez pénible, nous faisons halte dans un bois à 3 kilomètres des premières lignes. C'était le dimanche soir, 20 juin. La nuit et la journée du lundi se passent dans le repos le plus absolu. On parle à voix basse: l'amitié se fait plus expansive; on ne forme plus qu'une grande famille. En passant au milieu des soldats, des paroles comme celles-ci arrivent à mes oreilles: "Tu sais, si je tombe, tu écriras tout de suite à..."

A huit heures du soir, le bataillon est sur pied. Sections par sections, compagnies par compagnies tout le monde défile sans mot dire. Il ne serait pas facile, du reste, en ce moment, de se faire entendre, même du voisin le plus rapproché, car les canons ont entonné leur musique sonore et les bois en transportent les échos dans le lointain. Les obus sifflent sur nos têtes et vont jeter en éclatant la terreur sur les crêtes qui vaguement se dessinent devant nous. C'est là-haut que se trouvent les positions ennemies. L'arrosage est systématique: pas un coin qui ne soit touché. Les Prussiens ont dû passer deux heures épouvantables.

Arrivés à 400 mètres des tranchées ennemies, les compagnies se séparent et s'arrêtent. Les canons boches répondent mais faiblement. Quant aux nôtres leurs rafales continuent.

Quelques minutes nous séparent de l'assaut: nos hommes se réunissent autour de moi: "Caporal, bénissez-nous et donnez-nous l'absolution." Le prêtre est heureux de bénir, plus heureux d'absoudre les péchés avant de commander le feu. Parmi ces douze hommes se trouve un père de quatre enfants. Il a la foi robuste. Il essuie furtivement une larme et se lève consolé, le coeur rassuré. Il a pensé un instant à sa petite famille, qu'il ne reverra peut-être plus et qu'il confie au bon Dieu. Puis le souvenir de la patrie en danger a fait refouler ses larmes. Il est là, debout, prêt à tout.

Nous avançons encore deux cents mètres. Soudain la voix du capitaine retentit: "Baïonnette au canon! En avant!" Le clairon sonne la charge. Les vaillants soldats s'élancent au cri de "Vive la France!" En quelques minutes nous nous trouvons devant les fils de fer barbelé, face à la tranchée ennemie. Le Génie commence à couper les fils. En ce moment, les balles sifflent, Zim, Zim... mais ne nous atteignent pas, le tir est trop haut. Une fois les passages établis, nos colonnes se précipitent en avant et nous voilà aux prises avec les Prussiens. Une balle tirée à bout portant frappe un de mes meilleurs officiers! Juste le temps de lui donner l'absolution et il expire! Pauvre mère!...

Les Boches que nous trouvons dans les tranchées se rendent facilement, à part deux ou trois récalcitrants, qu'on a tôt fait de mettre à la raison. Poursuivant notre marche, nous nous emparons d'un autre élément de tranchée, sans coup férir. Nous faisons encore un bond de 100 mètres et nous nous couchons dans l'herbe face à l'ennemi. Le but de cette manoeuvre est de protéger le Génie, qui va travailler toute la nuit pour planter les piquets et placer les fils de fer en avant des tranchées conquises. Nuit longue, s'il en fut! Je n'eus pas peur tout de même, car je sentais Jésus près de moi. Les Boches nous tirèrent des coups de fusil, mais ne nous frappèrent pas. Comme tu vas le voir, nous ne perdîmes rien pour attendre.

Au petit jour, nous nous replaçâmes en rampant vers les nouvelles tranchées. A 10 heures du matin commença la danse tudesque. Les obus de tout calibre pleuvaient sur nous. A certains moments, c'était infernal. A chaque gros obus, la terre tremblait, et les mottes de terre soulevées allaient tomber en gerbe à 50 mètres plus loin.

Beaucoup parmi nous croyaient leur dernière heure sonnée. Aussi tout le monde se recommandait au Bon Dieu. Il n'en fut rien cependant, car fort heureusement les obus ne tombaient pas directement dans les tranchées ni dans les boyaux.

Quatre seulement frappèrent juste. Le clairon seul qui avait sonné la charge de la veille fut blessé, mais pas grièvement.

L'effet des "marmites" est plutôt moral. La répercussion du choc se fait intense sur l'esprit et il faut une énergie de volonté peu commune pour réagir contre cette dépression. Je l'ai constaté une fois de plus ce jour-là. Un soldat, père de famille, faillit devenir fou: on dut l'évacuer le lendemain.

La journée se passa avec ces visites aussi brusques qu'inopportunes. Dans l'après-midi, notre artillerie anéantit de gros renforts qui venaient en autos. Les prisonniers du lendemain nous assurèrent que les autres furent mises en pièces et qu'il y eut environ un millier d'hommes de blessés ou tués.

Nous attendions pour la nuit une contre-attaque. Elle vint terrible et menaçante. Notre flanc gauche étant très faible fut renforcé à la tombée de la nuit, fort heureusement. Un avion boche était venu le soir repérer nos positions et notre nombre. Par son insistance à survoler notre gauche, nous comprîmes qu'il avait vu le faible de notre ligne, ce fut en effet de ce côté que l'ennemi chercha à nous déborder. Mal lui en prit, car il tomba sur un bec d'acier.

Vers minuit, les hourrahs boches retentirent: l'ennemi n'était plus qu'à 40 mètres de nous. Une rafale de balles les coucha par terre. Quelques-uns voulurent quand même avancer, mais ils tombèrent pour ne plus se relever. Ce fut un véritable charnier. Le jour nous laissa voir le spectacle dans toute son horreur. Devant ma compagnie, 150 cadavres étaient étendus. Plus loin, vers la colline où se trouvent deux blochaus ennemis, le sol était jonché de cadavres. Il est à présumer que ces pauvres victimes resteront plusieurs jours sans sépulcre, car les boches ne permettront pas de rendre ce triste devoir à leurs camarades tombés.

Le même jour, le régiment était relevé. Ces 48 heures passées avec un effort si soutenu avait brisé nos forces. Nous méritions un repos. En Lorraine, les bois ne manquent pas; la campagne est parsemée de forêts où la haute futaie nous met à l'abri des avions. Un peu d'herbe fraîche coupée dans la prairie voisine forme un matelas suffisant pour nous.

Tu ne peux t'imaginer l'impression que j'ai ressentie en voyant ces nombreuses tentes où reposent les héros de la journée. Instinctivement me venait à l'esprit cette parole de la Sainte Ecriture: "Qu'elles sont belles, tes tentes, ô Jacob!"

Le butin fut immense. Plus de 200 prisonniers, près de 2,000 tués, des blessés en conséquence. Des fusils, des munitions, des cisailles, jumelles, etc., en quantité.

De notre côté, nous comptions 54 tués et plus de 210 blessés, la plupart non grièvement. Parmi les morts se trouvent deux prêtres du diocèse d'Annecy, tous les deux de brillants officiers. Ils sont morts deux jours après, faisant généreusement le sacrifice de leur vie pour le salut de la France.

Je compte toujours sur tes prières et sur celles de tes amis, afin que le Bon Dieu me donne le courage d'aller jusqu'au bout, et nous accorde bientôt la victoire.

Ton frère qui t'aime,

Joseph Sylvestre,
Caporal.

LA BATAILLE NAVALE DU GOLFE DE RIGA

Elle a duré du 16 au 21 août et s'est terminée par la défaite des Allemands

Petrograd, 25.—La bataille navale qui s'est livrée récemment dans le golfe de Riga est décrite de la manière suivante dans un rapport de l'état-major général de la marine:

"Le 16 août, la flotte allemande avec des forces importantes, a attaqué de nouveau nos positions à l'entrée du golfe de Riga. Les 16 et 17 août nos navires ont repoussé les attaques de l'ennemi, dont les préparatifs secrets pour pénétrer dans le golfe avaient été singulièrement favorisés par la brume.

"Profitant d'un épais brouillard, des forces considérables de l'ennemi pénétrèrent dans le golfe le 18 août et nos navires se retirèrent tout en continuant à résister à l'ennemi et à rester en contact avec lui.

"Les 19 et 29 août, les navires ennemis ont opéré des reconnaissances sur différents points, continuant en même temps le combat naval auquel prenaient part nos navires.

"Pendant ce combat, la flottille des torpilleurs allemands a subi des pertes matérielles importantes. De notre côté nous avons perdu la canonnière "Sivutch" qui fut détruite dans une lutte inégale avec un croiseur ennemi qui escortait la flottille des torpilleurs allemands et s'avança à moins de 400 mètres de la canonnière.

"Le "Sivutch" tout en feu continua à répondre aux coups de feu de l'ennemi, jusqu'à ce qu'il coulât, ayant auparavant coulé lui-même plusieurs torpilleurs allemands.

"En raison de pertes subies et de l'inutilité de ses efforts, l'ennemi semble avoir évacué le golfe de Riga le 21 août.

"Entre le 16 et le 21 août, deux croiseurs ennemis et pas moins de huit torpilleurs ont été soit coulés, soit mis hors de combat.

"En même temps nos braves alliés réussissaient à torpiller dans la Baltique l'un des plus puissants dreadnoughts de la flotte allemande."

La petite canonnière russe "Sivutch" qui avait un équipage de 148 hommes, est, au dire des journaux de Petrograd, le seul navire de guerre que les Russes ont perdu dans le combat du golfe de Riga.

Le commandant Teher Kassov, qui s'est distingué à Port Arthur, commandait le "Sivutch". On ne connait pas le nombre des survivants.

Durant la semaine dernière Petrograd et Berlin ont envoyé des rapports peu détaillés sur les opérations navales dans le golfe de Riga, ce qui signifie, croit-on, que l'Allemagne a tenté de débarquer des forces appelées à soutenir l'aile gauche du Feld-maréchal von Hindenburg, qui s'efforce d'envahir toute la Courlande, et par ce moyen d'établir ses armées le long de la côte qui suit la route de Petrograd.

Le rapport officiel russe, annonçant une victoire décisive pour les alliés, en même temps que l'expulsion du golfe de Riga des navires allemands qui n'ont pas été détruits dans le récent combat naval, contient peu de détails en dehors de l'énumération des pertes allemandes.

On prétend, attendu que Petrograd a annoncé il y a quelques jours que les gros navires russes ont quitté le golfe de Riga, que la flottille des torpilleurs, protégée par les sous-marins et des forts des côtes détruisit de façon inattendue, une partie de la flotte allemande qui convoyait des transports.

On pense à Londres que l'effet moral produit sur le peuple russe par cette victoire navale, sera grand, et fort utile pour calmer la mauvaise impression produite par la retraite des Russes, qui n'a été arrêtée que dans le secteur nord s'étendant de Riga à Kovno.

Les critiques militaires anglais considèrent l'avance des Allemands dans la Baltique comme excessivement importante, si réellement les envahisseurs pensent marcher sur Petrograd. Ainsi la victoire navale remportée par les Russes pourra avoir un effet énorme sur les plans allemands.

Le correspondant de l'agence Reuter à Petrograd télégraphie que les succès navals russes sont venus relever les courages abattus à Petrograd, après les impressions pénibles de la semaine dernière.

La joie du public s'est manifestée jusqu'à une heure avancée de la nuit. Après s'être réunie devant les édifices du gouvernement la foule s'est portée devant l'ambassade anglaise.

LA BELGIQUE SOUS LA BOTTE

Tous les Belges qui refuseront de travailler pour les Allemands seront punis

Bruxelles, 30.—Le général von Bissing, gouverneur militaire de Belgique, a publié une ordonnance établissant des peines pour les personnes "qui, sans raison valable, refuseront d'entreprendre ou d'effectuer tout travail d'intérêt public exigé par les autorités allemandes, et en rapport avec la profession individuelle."

Des peines menacent également toutes les personnes qui mettront entrave au travail ordonné par les Allemands ou engageront d'autres personnes à refuser de travailler.

Statues, Chemins de Croix, Crêches, Etc. De notre Fabrication

Bronzes
Orfèvreries et Ornements d'Eglises,
Autels, Bancs et Ameublements
Cloches
Huile de Sanctuaire,
Cierges,
Vin de Messe,
Livres de Prières,
Chapelets,
Articles de Piété

Winnipeg Church Goods Co. Limited
226 Rue Hargrave, Winnipeg

HISTOIRE DE L'Eglise Catholique Dans l'Ouest Canadien (1659 - 1905)

Par le Rev. P. A. G. Morice, O. M. I.

TROIS FORTS VOLUMES RELIES, SUPERBEMENT ILLUSTRES DE PHOTOGRAVURES, CARTES, FAC-SIMILES.

(80 chapitres au lieu des 43 de la traduction anglaise.)

Prix: $5.60 et $6.60 franco,
Selon la qualité de la reliure.

Adresser les commandes à l'Auteur
ST. BONIFACE

AUSSI
Dictionnaire Historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest
Nouvelle édition augmentée d'un Supplément
Prix: $1.50 reliée et franco, cinq pour $6.00



Pour Lire au Foyer le Dimanche



QUELS NOMS LEUR DONNER?

—Me permettriez-vous, aimable lectrice, de vous demander votre prénom?

—Mon prénom?

—Mon prénom?

—Je le vois, ma question vous étonne: pardon, je suis peut-être indiscret; mais je n'y puis tenir. Voici pourquoi: j'ai sous les yeux une liste d'Enfants de Marie — j'ajoute, de suite, car je ne veux pas me faire lapider, qu'il ne s'agit pas des Enfants de Marie de notre paroisse. — En bon fils d'Eve, ces noms je les ai regardés, et laissez-moi vous l'avouer sans détour, je les ai trouvés ridicules, si ridicules même, que j'ai mal au coeur, à la pensée qu'une seule de mes lectrices puisse être affligée d'un prénom pareil. Rassurez-moi donc: c'est une consolation bien légitime que je cherche et où se manifeste l'intérêt que je vous porte.

Dites-moi, que vous ne vous appelez pas **Gaudelie, Arthémise, Célanire,** ou **Démérise!**... pas même **Egléphire, Mazélie, Exhérine, ou Odeflède!** Porter pareils prénoms et pour la vie, mon Dieu! quel fardeau! Et cependant il y a des pauvres femmes qui les portent: quelle compassion elles m'inspirent, les malheureuses! Mais où donc leurs mères sont-elles allées dénicher ces noms-là? quelle migraine elles ont dû contracter à déterrer de pareilles excentricités? Comme si les noms de **Marie, Jeanne, Geneviève, Béatrice, Bernadette, Mélanie** n'étaient pas assez beaux!

—Ah! mon Père, je ne veux pas que ma fille s'appelle comme tout le monde.

—Appelez-la alors tout simplement **Angèle, Claire, Thérèse. Marguerite, Hélène, Brigite, Bernadette, Madeleine, Philomène, Elizabeth**... donnez-lui, en un mot, un nom de sainte et vous ne ferez pas comme tout le monde, car le bon sens, sur ce point comme sur bien d'autres, est si rare, qu'en le suivant vous ne ferez pas comme tout le monde et votre fille ne s'appellera pas comme tout le monde.

—Mais ces noms-là, c'est trop commun; je veux pour ma fille quelque chose de plus distingué, par exemple, tenez, un nom en **a**, ça sonne si bien, c'est frais, délicat.

—Pardon, madame, mais je trouve pour ma part que **Marie, Rose, Cécile, Agnès, Mathilde,** c'est autrement délicat que **Dorcina, Médora, Palméda, Mérilda, Malvina,** ou **Andouilla**. Je comprends aussi, que, voilà de cela deux mille ans, alors que les **messieurs** s'appelaient **Brutus, Pomponius, Rufus ou Lucullus, les dames** aient eu la fantaisie de s'appeler **Cordélia, Albina, Amanda** ou **Léda**; mais puisque, de nos jours, les hommes sont assez raisonnables pour se contenter du prénom de **Pierre, Paul, Jacques. Joseph,** ou **Jean**, ne soyez pas si difficile pour votre fille, ne l'habillez pas à la mode d'il y a deux mille ans, et remisez dans le panier tous ces masques antiques: **Amarilda, Rosilda, Isola, Clorilda, Cora, Elida, Etta, Graziella,** et **Cetera**. Souvenez-vous, que depuis ces deux mille ans, Notre-Seigneur a paru sur la terre, qu'il a adopté votre fille pour son enfant et, qu'au jour de son baptême, il vous a demandé de donner à ce petit être une **patronne** à invoquer, un **modèle** à imiter. Et vous l'affublez d'un prénom, qui, si gracieux qu'il paraisse à vos oreilles maternelles, n'a été porté que par quelque héroïne de roman, que vous fouetteriez si elle était votre fille; et c'est ce nom que portera votre enfant? Mais quel modèle lui mettez-vous sous les yeux? A quelle patronne la confiez-vous?

Allons, mesdames, du bon sens et un peu d'esprit chrétien. Le catalogue des saintes est assez long, assez beau pour que vous puissiez y trouver des modèles pour vos filles, si nombreuse que soit d'ailleurs votre lignée. Etudiez la vie de ces saintes que vous leur donnerez pour patronnes, faites-la lire à vos enfants et demandez-leur de marcher sur les traces de ces modèles. Vos filles porteront alors des noms qui disent quelque chose à leur esprit et à leur coeur; elles y trouveront une force et un appui, au milieu des tentations qui les guettent.

Voyons, mesdames, quel est votre prénom! Est-il chrétien? S'il ne l'est pas, emportez-le dans le tombeau, mais de grâce n'en affublez pas vos filles.

LE DEVOIR DU VOISIN

Il n'y a pas de devoir auquel chacun de nous tienne davantage et attache plus d'importance qu'au devoir de son voisin. Quant à son devoir, à soi, c'est à quoi l'on pense le moins.

Vous qui me lisez, moi qui vous écris, tous nous sommes volontiers sujets à cette tendance, parce que tous nous aimons nos aises et nous trouvons que les autres n'en font jamais assez et ne souffrent jamais trop, tandis que nous voudrions faire nous-mêmes le moins possible et sans avoir rien à souffrir. Ainsi tous les jours n'entendez-vous pas dire à un père ou à une mère de famille: "C'est affreux, comme on élève mal les enfants à l'école!" — jugement porté d'après les paroles mensongères des enfants — par conséquent jugement sans fondement. "On ne leur apprend à rien respecter et leurs maîtres ne les font pas obéir!"

Je ne nierai sans doute pas que de notre temps l'éducation soit devenue trop molle dans les établissements publics; mais je dirai à vous, père ou mère, qui vous plaignez: "De bonne foi, quand votre fils ou votre charmante petite fille étaient jeunes, leur avez-vous appris à vous obéir, à vous respecter? Ne vous êtes-vous pas dit que c'était ennuyant de les corriger et que ce serait plus tard l'affaire de leurs maîtres ou de leurs maîtresses?" Comme s'il était plus facile à un professeur de se faire écouter de cinquante enfants déjà mal élevés — et encore soutenus dans leurs perfides commérages — qu'à un père de se faire, dès le berceau, obéir par trois ou quatre! Ne rejetez donc pas la faute sur les maîtres ou les maîtresses d'école qui se sacrifient tant mais imputez-la à votre excessive indulgence.

Voici maintenant le jeune homme qui, à la fin de ses études scolaires ou de son apprentissage, dit à ses camarades avec le plus grand sang-froid du monde: "Que l'instruction était mal donnée par nos maîtres! Voyez, je suis resté cinq ans sur les bancs, ou dans un atelier, et je n'en sais pas davantage!" Possible, sans doute, cher ami, mais à qui la faute? Est-ce à votre professeur que vous n'écoutiez pas, à votre patron à qui vous ne pensiez que pour le tourner en ridicule, ou bien à vous, qu'on voyait toujours le nez en l'air, et qui ne vous occupiez qu'à regarder voler les mouches? Donc, si vous ne savez rien, ce n'est pas parce que votre voisin n'a pas fait son devoir, mais parce que vous n'avez pas fait le vôtre. Comprenez-vous bien?

Vous faites souvent agir le proverbe qui dit: "L'on voit toujours plus distinctement une paille dans l'oeil de son voisin qu'une poutre dans le sien." Médisance, calomnie, qui doivent tôt ou tard se réparer.

A son tour, l'ouvrier, dès que le travail lui manque quelques semaines par une crise quelconque, se plaint que l'Etat ne lui en assure pas à tout événement comme si l'Etat pouvait suffire à tout!

Il maugrée contre le patron qui ferme son atelier, comme si ce dernier ne le faisait pas à la dernière extrémité, et parce que ses pertes sont telles que s'il continue, la ruine est au bout! Mais examine-t-il s'il a sagement réglé ses dépenses pendant que l'ouvrage était abondant et bien rénumérateur, s'il n'a pas souvent chômé volontairement pour s'amuser au lieu de travailler avec courage et de déposer à la caisse d'épargne son excédant de recette?...

Par conséquent, une fois de plus, au lieu de se plaindre de ce que le voisin ne fait pas son devoir, c'est soi-même que le patron devrait accuser comme ne l'ayant pas loyalement accompli.

A. A.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

L'ASSOMPTION DE LA TRES SAINTE VIERGE

Les manifestations de la piété contemporaine envers la Très Sainte Vierge ont été multiples et fécondes en fruits de salut. L'auguste Reine du ciel a daigné les solliciter elle-même par ses apparitions, et l'on sait comment les foules se sont portées aux divers lieux sanctifiés par sa présence. Il est une autre manière de dire à Marie notre reconnaissance, c'est de pousser plus avant dans l'étude de ses mystères et de ses privilèges, et là encore notre génération n'aura point été en défaut.

La solennelle proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854, donna à penser que quelque jour l'Assomption pourrait être aussi l'objet d'un jugement semblable de la part du Vicaire de Jésus-Christ. La splendeur de l'âme immaculée de Marie appelait par analogie l'attention du peuple chrétien sur l'incorruptibilité de son corps virginal. Dès ce moment les travaux des théologiens sur les origines de la croyance à l'Assomption devinrent plus nombreux et plus importants; le mouvement s'accentua encore à l'approche du Concile du Vatican, et surtout 194 Pères, dont 18 Cardinaux, présentèrent à Pie IX des Suppliques pour la définition dogmatique de l'Assomption. Le fait est d'autant plus à remarquer que cette question n'était pas dans le programme des matières à étudier par la sainte assemblée. Qu'en serait-il advenu si le Concile n'avait pas été brusquement interrompu par la guerre franco-allemande? Du moins la pensée de ces évêques a été reprise vers la fin du siècle; avec le consentement formel ou tacite des premiers Pasteurs elle gagne de plus en plus de crédit dans le monde catholique. De nombreuses Revues populaires ont donné des articles sur la question; on ne compte plus les communautés religieuses et les âmes ferventes qui offrent à cette intention leurs prières et leurs bonnes oeuvres, et il y a aujourd'hui plus de 300 évêques qui ont adressé leurs Suppliques au Saint-Siège.

Ce zèle pour la Mère de Dieu sera dès maintenant d'autant plus glorieux pour elle et salutaire aux âmes que l'on comprendra mieux le but désiré et poursuivi. Et d'abord il ne s'agit point de terminer une controverse comme il est arrivé pour d'autres vérités; il n'est pas de chrétien sérieux qui doute de l'Assomption, et aucune attaque particulière n'a dans ces derniers temps éveillé la sollicitude des gardiens de la foi. Mais les controverses ou négations ne sont pas pour l'Eglise les seuls motifs de porter ces jugements solennels qu'on appelle des définitions dogmatiques. Elle peut y être inclinée par le progrès même de la vérité catholique, progrès qui résulte de ce qu'elle est vivante, toujours apte à être saisie sous des points de vue nouveaux et pour de nouvelles applications. Quand il s'agit de la foi c'est là le seul sens légitime du mot progrès; dans la question de l'Assomption il consistera à montrer que l'Eglise tient cette vérité des apôtres eux-mêmes, et qu'ainsi elle est au rang des vérités les plus élevées, de celles que nous croyons sur la parole de Dieu.

Ce que les apôtres ont enseigné par l'inspiration du Saint-Esprit est la parole de Dieu tout aussi bien que ce que Jésus-Christ lui-même a révélé. Qui ne voit quelle gloire c'est pour Marie si Dieu a fait connaître aux apôtres sa présence corporelle dans le ciel, et si cette vérité a été transmise aux premiers fidèles par eux, les témoins authentiques de la révélation. C'est à l'Eglise à rechercher si telle est bien l'origine de la vérité qu'elle possède. Le Pasteur suprême, qui occupe le Siège apostolique, peut seul nous dire, sans péril d'erreur, si l'Assomption est de tradition apostolique. Mais cette auguste prérogative de l'infaillibité n'est pas pour empêcher le travail auxiliaire et préparatoire des évêques, ni même des prêtres et des fidèles.

Il appartient aux évêques d'attester au Vicaire de Jésus-Christ quelle est la foi de leurs Eglises, c'est-à-dire de lui certifier qu'eux-mêmes et leurs ouailles croient à l'Assomption, et qu'en remontant le cours des siècles telle a bien toujours été la croyance de ces Eglises. A ces attestations ils ajoutent ordinairement l'expression de leurs propres désirs d'une définition dogmatique et les raisons qui, selon leur jugement, la motiveraient.

Quant aux prêtres et aux fidèles instruits dans les sciences sacrées, ils peuvent, en toute soumission à leurs évêques, étudier les monuments de l'antiquité ecclésiastique, faire ressortir les liens de ce privilège de Marie avec les autres, en un mot, prendre la question sous ses diverses faces, historique et théologique, et la mettre en évidence.

Ls fidèles qui n'ont pas la connaissance supérieure des sciences sacrées, et qui craindraient de hasarder leur jugement dans des matières si délicates, peuvent prier et qu'ils sachent bien que ce n'est pas là un moindre office. La prière obtient la lumière à ceux qui étudient. Le Saint-Esprit a été promis à l'Eglise et ne lui fera jamais défaut; mais l'abondance de son action est proportionnée à nos dispositions. Si les âmes ferventes le sollicitent de glorifier encore la Vierge son Epouse bien-aimée, cet Esprit infini a mille moyens de conduire l'Eglise à ce progrès dogmatique. Les saintes oraisons et les mérites de tout genre des âmes les plus modestes font partie des conditions prévues et exigées par Dieu pour qu'il fasse briller sa vérité aux yeux de notre foi.

Voici que depuis un an la mort s'est abattue sur l'Europe et même au delà: le nombre de ses victimes effraye l'imagination et serre tous les coeurs. La résurrection de Marie est, après celle de Jésus, la plus belle victoire sur la mort; la pensée de ce mystère sera une bonne part des consolations que nous pouvons donner à nos âmes si cruellement meurtries. En quelque lieu et de quelque manière que périssent nos misérables corps, Dieu les ressuscitera glorieux si nos âmes, en les quittant, avaient la justice surnaturelle. Il est donc opportun de glorifier le privilège par lequel cette résurrection a été anticipée pour la Vierge Immaculée et Mère de Dieu

De plus les saints nous enseignent que Marie, dans son Assomption, a été particulièrement secourable aux âmes du purgatoire, et que la fête annuelle qui célèbre ce triomphe est un jour d'extraordinaire délivrance pour les défunts. Saint Alphonse de Liguori appuie ce sentiment de sa grave autorité. On peut croire ainsi que tout hommage rendu au mystère de l'Assomption est d'une puissante efficacité pour le soulagement des âmes livrées aux flammes expiatrices. Plus que jamais elles y pénètrent chaque jour en rangs pressés: notre zèle leur sera utile, et en hâtant le moment de leur bonheur éternel nous prépareront pour un avenir plus prochain l'heure de la paix.

J.-B. Chatain, prêtre,
Professeur de philosophie à l'Ecole Saint-Maurice,
Vienne (Ysère), France.

LES JESUITES A L'ARMEE

Il n'est peut-être pas de corps religieux qui ait été plus éprouvé par la guerre que les Jésuites. Au 31 juillet dernier, 615 Jésuites faisaient partie de l'armée. De ce nombre 109 sont actuellement hors de combat: 47 morts, 18 prisonniers, 7 disparus, 37 blessés, 20 infirmiers-aumôniers, 78 infirmiers; 125 combattants et service de l'intendance. 203 sont à l'arrière: 102 dans les hôpitaux, 101 dans les services de l'arrière ou les dépôts. 22 ont été réformés ou libérés pour blessures graves. 61 ont reçu des distinctions: 6 ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur, 5 ont reçu la médaille militaire, 1 a reçu la croix de Saint-Georges (russe), 1 a reçu la médaille des épidémies, 48 ont été cités à l'ordre du jour (croix de guerre).

Ce n'est pas si vilain pour un ordre qu'on accuse d'être dévoué corps et âme aux intérêts de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

LA MORT D'UN HEROS

La Vérité religieuse et sociale de Brezolle (Eure-et-Loir) publie la belle lettre qui suit de M. l'abbé Mare, curé de Saint-Germain-sur-Avre, mobilisé depuis plus de six mois:

16 juin 1915.

Cher Monsieur le curé,

Voulez-vous que je vous narre la mort d'un de nos pauvres petits soldats, arrivée cette nuit où je fus de garde, mort tout à la fois pénible et réconfortante.

Puisque je l'ai assisté, j'ai pu faire à la fois oeuvre de prêtre et d'infirmier. Ma nuit est finie auprès de lui; on vient de porter ses pauvres restes à l'amphithéâtre de la cour. Mes souvenirs sont tout frais et ils ne peuvent qu'édifier ceux qui vous entourent comme ils m'édifient encore moi-même:

C'était un pauvre enfant de la classe 15. Il portait très gentiment ses 20 ans: doux, patient, malgré ses blessures affreuses, énergique dans la souffrance, pieux comme les fils de la Savoie d'où il était.

Il nous était arrivé il y a quinze jours du front de l'Yser où tant d'autres ont trouvé la mort glorieuse. Il n'avait presque plus de chair au bras droit et à la cuisse. Les drains traversaient ces deux membres de part en part.

Il faut rendre justice à nos deux chirurgiens, au médecin-chef et à l'aide-major; de tous les quatre le dévouement et la science sauvent beaucoup de vies humaines. Mais les affreuses blessures de ce pauvre enfant avaient infecté tout son sang. On le rapporta de la table d'opération au début de la nuit du 15 au 16. Bien que ce ne fut pas mon tour, le médecin-chef me mit de garde de 6 heures du soir à 6 heures du matin. Ces heures sont très pénibles, car il y a plusieurs salles à garder, il faut répondre à l'appel de tous, satisfaire dans la mesure du possible ceux qui se plaignent et gémissent, sans surtout abandonner ceux que la mort travaille. Et seul, dans la nuit, au milieu des affres de plus de 100 blessés, l'inquiétude et le souci de sa tâche, créent une responsabilité plus lourde quand on est à la fois prêtre et infirmier.

J'avais ordre de baigner son pauvre bras toutes les deux heures. C'était affreux, cette blessure, et il faut une habitude pour résister au spectacle de ces chairs en lambeaux, de ces os presque à nu.

Les premiers bains à 9 heures et à 11 heures se passèrent de façon normale. A 2 heures, le pauvre enfant changea de figure et je vis que l'impression du médecin-chef serait juste: "Il peut durer cinq ou six heures."

Alors, avec toute la plénitude de sa connaissance, qu'il devait garder jusqu'au bout, il me dit: "Camarade, c'est la fin, ne me dis pas non, je ne respire plus, j'ai comme un fer rouge dans le bras... Soutiens-le en l'air... je n'y tiens plus, pique-moi!... — J'ai mieux, mon petit, que la piqûre qu'on va te faire. — Oui, je sais que tu es prêtre, c'est vrai, tu peux mieux, confesse-moi, dis, donne ton crucifix!" Je le lui donnai. Au milieu des cris pénibles et des battements que lui occasionnait son agonie, il prit le petit crucifix, il l'embrassa, alors que des larmes coulaient des yeux de ses voisins réveillés, et avec une effusion telle que ma plume ne saurait la rendre. Il disait: "Tu sais, infirmier, je suis chantre dans mon pays; j'ai chanté pour vous, mon Dieu, je vous aime de tout mon coeur, délivrez-moi de mes souffrances, prenez-moi, je ne puis plus!" Je lui suggérai de pieuses invocations, il les répétait avec ferveur. Je lui parlai du sacrement des malades, il voulut tout de suite le recevoir. Je montai à mon vestiaire chercher les saintes Huiles, et, à la lueur de la petite veilleuse je lui administrai le sacrement d'Extrême-Onction. Il se confessa avec une piété rare, et mon émotion en fut grande, tellement au milieu des cris que lui arrachait la souffrance il cherchait à donner place à la résignation.

A 3 heures, je lui redonnai un bain qui le fatigua beaucoup, et le reste de la nuit fut pour moi d'une édification dont je garderai toujours l'impression. Quand la douleur lui arrachait des cris pénibles comme ceux-ci: "Enlève mon pansement, change mon bras de place, pique-moi, je ne puis plus, c'est la fin", il se ressaisissait et disait: "Donne-moi ton crucifix"; et il l'embrassait en répétant: "J'unis mes souffrances aux tiennes, pour la France, pour maman, pour mes fautes; sauve-moi, Jésus, abrège ma souffrance, reçois-moi dans ton paradis... Que mon âme repose en paix." Il trouvait lui-même souvent ces paroles en son coeur. Il se souvenait que son père était mobilisé, qu'un de ses frères était tué, que le second se battait, que sa mère n'arriverait pas de la Savoie. Il me disait: "Camarade, va à la fenêtre, c'est le jour, c'est mon dernier, vois-tu le soleil?... Dis-moi si je verrai le soleil?..." Pauvre petit, je lui répondais de mon mieux, mal je crois, je le dorlotais plutôt. Sa figure changeait, il eut une agonie atroce; vers 5 heures, je lui fis une piqûre de morphine, et à la fin de ma garde, comme s'il eut voulu mourir entre les bras du prêtre, après s'être débattu comme il pouvait, car son bras et sa jambe étaient dans des appareils, il me dit: "Que mon âme repose en paix", en mourant: "Oui va, pour Lui et pour la France", et il eut encore la force de me dire en mourant: "Oui va, pour Lui et pour la France!" et il s'éteignit doucement.

Il était 5 heures et demie. Mon temps de garde était fini, et il était sensible que le bon Dieu avait ménagé l'assistance d'un prêtre-soldat à ce cher petit qui mourait à sa vingtième année pour le pays. C'est la plus belle mort que j'ai vue ici et c'est pourquoi j'ai voulu que le souvenir en fût partagé. Que le bon Dieu sauve la France par de pareils sacrifices!

UNE EMPOISONNEUSE

La cigarette! Ce petit bout de papier, cette pincée de tabac, ça n'a l'air de rien, et pourtant que cela cause du mal, surtout chez les jeunes gens!

Que de jeunes gens, en effet, rendus à l'âge de vingt ans, ont l'estomac détraqué, brûlé, une face anémique, parce qu'ils ont trop fumé de cigarettes! C'est vraiment triste de les voir respirer le poison qui les tue. Un médecin appelle les cigarettes des "clous de cercueil". Il a bien raison.

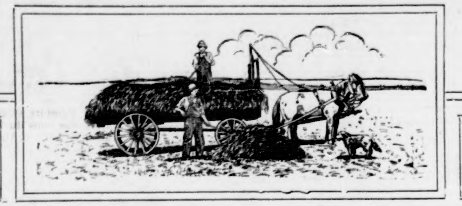
Et cette malheureuse passion— car c'en est une — est la source de bien d'autres maux. J'en appelle à ceux qui n'ont pas le goût faussé; y a-t-il quelque chose de plus laid que de voir ce petit bout d'homme avec la cigarette aux lèvres? Le voyez-vous, ce petit poseur qui ne tarde pas souvent à se faire insulteur, car on dirait que le tabac inocule en lui, avec le poison mortel, l'impolitesse, l'effronterie, et que sais-je encore? Observez un peu, et dites-moi si chaque jour n'amène pas de ces scènes disgracieuses causées par des gamins qui fument.

On a justement observé que l'enfant qui fume la cigarette est d'ordinaire un fieffé paresseux. Cette habitude amollit son caractère, engourdit son intelligence. L'étude lui parait ennuyeuse, il n'y prend aucun intérêt; il ne pratique et ne conserve en lui que le vice. Les doigts lui jaunissent, sa figure blémit, la nicotine empoisonne son sang, il ne peut rien comprendre, rien faire de bien, n'avance à rien en fait d'instruction et d'éducation.

Regardez marcher ce jeune homme qui fume la cigarette depuis longtemps déjà. Il se promène avec une allure gamine, sifflant et criant. Il a dans la bouche des paroles malséantes, c'est un méchant gamin qui court à sa perte. Le premier venu l'entraînera à la buvette, car la cigarette lui a déjà enlevé toute prudence et toute pudeur.

Parents, surveillez vos enfants. Empêchez-les de fumer la cigarette, cette empoisonneuse qui leur enlève la santé et les accoutume aux dépenses folles.

Autour de la Ferme



ENCORE LE GUERET D'ETE

Ce que j'en ai dit et écrit ne laisse pas à entendre que le guérêt d'été soit dommageable à la terre, mais que, à cause de la dépense excessive que demande ce travail, il fait **dommage au cultivateur.**

Nous voyons des terrains ainsi préparés l'été dernier qui donneront cet automne un gros rendement. Oui, si, 1o on a bien fait ce travail; 2o si on a semé du blé Marquis qui ne tombe pas comme les autres blés. Mais si cette préparation a coûté de $20 à $25 l'acre et si on retire par acre le beau rendement de $25 à $30, croyez-vous que ces terrains vont payer leurs propriétaires pour tant de travail?

Sous peine de me répéter, et plusieurs fois, je dis encore: Ne faites du guérêt d'été que lorsqu'il vous sera impossible de faire autrement.

La manière de faire le guérêt d'été quand vous y êtes obligés serait: 1o Si vous avez des animaux, de labourer aussitôt après les semences et dès que ce terrain se couvrira de mauvaises herbes, mettez-y vos animaux pour s'en nourrir, et cela engraissera votre terrain. Cette méthode est suivie par des cultivateurs à Dunrea et ils s'en trouvent très bien.—2o La deuxième manière serait d'attendre pour labourer que les mauvaises herbes aient poussé, sans toutefois leur laisser le temps de faire leurs graines. Ces herbes vertes renversées sous le sillon engraisseraient le terrain. Ainsi le terrain sera meilleur et coûtera moins de dépenses.

Pour vous faire éviter le guérêt d'été, je ne veux pas faire revenir à la vieille routine, qui a toujours été condamnée, mais je voudrais vous voir venir à un système de culture qui est naturel et ancien comme le monde.

Un M. Jacques Bujeault qui vivait de 1771 à 1842 écrivait: "Veux-tu du blé, fais des prairies, des pâturages. Celui qui a le tiers de ses terres labourables en prés est un bon cultivateur, le guérêt n'est pas assez. De temps à autre, mets ta terre en prés, après tu es sûr d'avoir du blé—ce n'est pas tout de fumer, il faut encore alterner.—"Rotation", alterner, c'est mettre la terre de labour en prairie ou pâturage, puis, après un certain temps, remettre la prairie en labour et toujours de même jusqu'à la fin du monde. C'est le grand secret de la culture; elle est toute là."

Ainsi ce que je prêche n'est pas nouveau; nos pères l'ont pratiqué. La peur du travail, le désir de faire de l'argent sans peine, le peu de préoccupation pour conserver nos terrains, que nous avons eu la sottise de croire inépuisables, nous ont amenés à ces systèmes ruineux que je voudrais vous voir abandonner.

N.-C. JUTRAS, Ptre.

Dans un précédent article nous parlions des qualités que doit posséder la vache laitière et de l'importance d'avoir une bonne race. Nous disions que nos préférences allaient à la race Holstein, et nous donnions les raisons de notre préférence. Nous ajoutions qu'il était d'une grande importance de choisir un bon reproducteur parmi les produits provenant de meilleures vaches laitières et de race pure parce que c'est du mâle surtout que dépend la puissance de lactation et la richesse du lait.

Voici quelques-uns des caractères qui aideront à le faire reconnaître; comme le lecteur pourra le constater aisément, ces caractères sont opposés à ceux de la vache.

Cou gras et pesant, expression plutôt sauvage que douce, yeux vifs, ensemble du cou large et charnu à l'avant et allant en diminuant jusqu'à l'arrière.

Faisons ici une remarque qui a son importance. Beaucoup laissent le reproducteur aller et venir en toute liberté avec les vaches aux heures de pacage; pour nous, nous croyons qu'il vaudrait mieux limiter ses heures de liberté et le garder la majeure partie à l'étable; par là on éviterait bien des inconvénients parmi lesquels je signalerais en passant l'épuisement du reproducteur et bien des accidents qui arrivent aux vaches et à leurs produits.

L'art de l'élevage consiste donc à porter les qualités et aptitudes des sujets au plus haut point de perfection, et cela est vrai de tous les animaux de la ferme indistinctement: vaches, poules, porcs, chevaux, afin d'en tirer le plus de profit possible.

Dans un prochain article, nous parlerons spécialement des chevaux.

Aujourd'hui, et cela servira de conclusion à notre causerie sur les vaches laitières, nous dirons quelques mots d'un produit de la ferme fort apprécié dans certains pays et malheuresement très peu considéré dans celui-ci: je veux dire le fumier.

Sans fumier en effet la terre s'épuise, et, comme on l'a dit avec justesse, beaucoup de bétail, beaucoup de viande, beaucoup d'engrais ou de fumier, beaucoup de fourrages, beaucoup de blé, en un mot l'aisance. Tandis que peu de bétail, peu de viande, peu d'engrais, peu de fourrage, peu de blé, en un mot la misère.

Ainsi donc le fumier de la ferme est un facteur de richesse, et cependant dans ce pays, combien d'habitants qui le traitent comme une chose de rebut. Combien qui en ont des tas accumulés à la porte de leur étable depuis 15 ou 20 ans, qui ayant ainsi un trésor à leur porte, ne savent pas l'utiliser; combien d'autres qui le charrient dans les coulées ou sur le bord de la rivière et ainsi jettent à l'eau des centaines et des milliers de piastres.

Allons, cultivateurs qui me lisez, arrêtez ce gaspillage insensé; à force de produire, vos terres s'épuisent. Rendez-leur par du fumier et des engrais ce que vous leur enlevez par vos récoltes.

Au lieu de perdre le fumier, transportez-le, l'hiver, sur vos prairies de trèfle ou de mil et le rendement en foin à la récolte doublera ou triplera; transportez-le sur vos champs épuisés par les récoltes de blé ou d'avoine, enfouissez-le à la charrue; la beauté de la moisson prochaine vous dédommagera amplement de votre peine.

GEOPHILE.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—	
Premier choix	$6.85 à $7.10
Bon choix	$6.35 à $6.75
"Feeders"	$5.75 à $6.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50
Moyens	$4.25 à $4.50
Taureaux—	
Premier choix	$4.85 à $5.10
Moyens	$4.50 à $4.75
Légers	$4.00 à $4.25
Boeufs—(Oxen)	
Premier choix	$5.00 à $5.50
Bons	$4.50 à $5.00
Moyens	$3.75 à $4.25
Vaches—	
Bono choix	$5.50 à $6.00
Bon	$5.00 à $5.35
Ordinaires	$4.25 à $4.50
Conserve	$2.75 à $3.00
Génisses—	
Premier choix	$6.00 à $6.50
Bon choix	$5.50 à $5.85
Bon	$4.75 à $5.40
"Stockers"	$5.00 à $5.50
Veaux—	
Choix	$7.35 à $7.75
Moyens	$7.00 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.50
Cochons—	
De choix	$8.50
Truies grasses	$6.00
Légers	$6.50 à $7.00
Brebis—	
Grasses	$6.50 à $7.00
Moutons	$7.50 à $8.00

• • •

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—	
Frais pondus	17-18
Beurre—	
Crèmerie	26-27
Ferme (dairy)	18-21
Saindoux—	
En briques	13½
Seau (20)	$2.77
Caisse (5)	$8.47
Caisse (3)	$8.55
Fromage—	
Nouveau	14½
Twins	15½
Vieux	20
Manitoba	13-14
Viandes cuites—	
Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10
Alimentation—	
Son (tonne)	$25
Gru	$26
Sucre—	
Extra, garanti	$7.20
Foin et fourrage—	
Manitoba, naturel	$15
No 2	$14
No 3	$11
Sauvage, No 1	$11
Sauvage, No 2	$9
Sauvage, No 3	$8
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.60
Avoine cassée	$38
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32
Fleur—	
Best Patents	$7.00
Bakers	$6.50
Clears	$5.60
XXXX	$4.50
Avoine roulée, 80 liv	$3.10

LES GRAINS

Blé—	
No 1 nord	94¼
No 2 nord	92¼
Avoines—	
No 2 C W	49
No 3 C W	48
Extra No 1 fourrage	48
No 1 fourrage	46
No 2 fourrage	44
Orge—	
No 3	47
No 4	43
Rejeté	40
Fourrage	40
Lin—	
No 1 N W C	143⅜
No 2 C W	140

Suivez de près le marché aux grains.

• • •

Ceux-là parmi les fermiers obtiendront le plus haut prix pour leur blé qui connaissent le marché aux grains et savent quand vendre.

• • •

La richesse d'un homme ne dépend pas tant des revenus qu'il fait que des économies qu'il sait faire.

• • •

Vous préparez-vous à garder votre bétail gras jusqu'en février? Les statistiques du marché au bétail démontrent que c'est en septembre, octobre et novembre que l'on paie le moins pour le bétail.

• • •

Tous les rapports sur les récoltes s'accordent à reconnaître que le rendement sera moindre qu'on l'escomptait par suite de la présence en trop grand nombre de mauvaises herbes. Cela veut dire qu'on ne doit négliger aucun effort pour maintenir propre le labour d'été et qu'on doit faire sans cesse la chasse aux mauvaises herbes qui poussent au bord des champs.

• • •

Pour réussir dans l'industrie laitière, il faut autant employer le cerveau que les bras. Sans cela le succès est impossible.

• • •

"Le temps c'est de l'argent." Certaines autres choses, la pluie par exemple, en sont. Le sol est la meilleure banque pour ce genre d'argent qu'est la pluie. Maintenez-y la par une bonne culture et ne l'en laissez sortir que pour le besoin de la récolte.

• • •

Il ne suffit pas de dire d'une vache qu'elle est bonne laitière. L'acheteur veut encore savoir combien elle a donné de lait hier, la semaine dernière, le mois dernier, l'an passé. Pesez votre lait et ce sera pour vous un moyen de répondre facilement et à peu de frais à cette question de l'acheteur.

• • •

Avez-vous fait l'essai d'un petit troupeau de moutons pour la suppression des mauvaises herbes autour de votre ferme? Ignorez-vous que cette année chaque mouton donnera en moyenne à son maître un revenu de $2 pour la laine seule? Dès cet automne placez sur votre ferme une autre source de revenus en y introduisant un petit troupeau de moutons.

• • •

Et comment vous trouvez-vous de votre troupeau de vaches? demandions-nous la semaine dernière à la campagne à un fermier dont nous admirions le troupeau de veaux.

"Avec cela, l'on ne manque jamais d'argent l'été et il ne nous faut point attendre le revenu de la récolte de blé."

• • •

Préoccupés tout simplement de la récolte, l'on est à l'heure actuelle portés à oublier la question du fourrage en hiver. Si l'on n'a pas suffisamment de blé d'Inde pour l'ensilage ou de luzerne pour le fourrage d'hiver, on doit surtout recourir au fourrage vert. Il est même préférable au foin de prairie pour les jeunes bêtes et les vaches laitières. Si l'on n'a pas soin à l'heure actuelle de faire une ample provision de ce fourrage pour l'hiver, notre approvisionnement d'hiver pourra être pauvre et beaucoup seront forcés de vendre une partie de leurs animaux ou de leur faire passer l'hiver en mauvaise condition, ne profitant pas alors des avantages qui découlent de la rapide croissance de jeunes bêtes, d'une plus grande production de lait et d'une meilleure préparation du bétail pour le marché.

• • •

Tenez votre ferme propre. Il vaut mille fois mieux prévenir l'accumulation des déchets que de faire un grand nettoyage de temps à autre.

• • •

Dès que la récolte a été enlevée du champ, mettez-y vos troupeaux: moutons, cochons, vaches.

Grâce à la belle récolte de cet automne, nombre de fermiers auront le plaisir de se libérer de toutes dettes ou au moins de les payer en partie. Mais en temps on leur offrira, on les priera de contracter une nouvelle dette ou d'ajouter aux anciennes. Qu'on s'en garde. Si l'on veut que la ferme soit réellement prospère en ce pays, il faut éloigner d'elle la plaie des dettes. De cette façon le fermier ne sera pas la proie des spéculateurs.

• • •

Dans une lettre adressée à la **Gazette Agricole**, le président W. J. Black, du collège d'agriculture du Manitoba, écrit ce qui suit au sujet des règlements imposés aux trayeurs dans cette institution:

"N'ayant encore dressé aucune liste de règlements pour les trayeurs, nous avons eu l'habitude jusqu'ici de faire donner aux vachers, par l'un de nos instructeurs, des leçons sur les meilleures méthodes de traire les vaches et de traiter le lait; ces instructeurs s'assurent également, par des visites fréquentes, au moment de la traite, que ces règlements sont observés.

"Voici, en peu de mots, quelles sont ces méthodes:—

Les vaches sont pansées soigneusement une fois par jour.

Tous les fourrages sont donnés après la traite, ceci afin d'éviter la formation de poussière dans l'atmosphère à ce temps.

Les pis et les flancs de toutes les vaches sont essuyés avec un linge humide avant la traite.

Les trayeurs doivent traire avec les mains sèches, et ils doivent s'essuyer les mains après chaque traite.

On se sert d'un seau à lait à petite ouverture.

Tout le lait est passé à travers deux épaisseurs de toile à fromage et on le refroidit immédiatement en mettant les bidons dans de l'eau courante froide.

On observe une propreté parfaite dans la laiterie et dans l'étable en tout temps.

On tient l'atmosphère de l'étable pure au moyen d'une bonne aération et en pulvérisant fréquemment les rigoles et les passages avec un désinfectant.

Tous les seaux à lait et tous les autres ustensiles laitiers doivent être parfaitement lavés et stérilisés.

Notre lait a toujours un goût pur que nous attribuons aux méthodes employées.

• • •

"Je suis convaincu que l'exposition annuelle représentera bientôt quelque chose de mieux qu'une simple exposition de bétail et de produits agricoles et domestiques. L'exposition annuelle doit être une institution qui représente à son plus haut degré le type de civilisation rurale que l'on rencontre dans la localité. On devrait dans ce but faire appel au concours de tous les représentants de la communauté. Par exemple, on devrait demander au pasteur de l'église d'exposer ce qu'il croit être les meilleures méthodes pour l'amélioration de la communauté. L'instituteur devrait présenter les programmes par lesquels il se propose d'instruire et de discipliner les enfants. Il en serait de même des banquiers, des forgerons, des tailleurs, de l'hôtelier, de la ménagère, ainsi que du laboureur et de l'éleveur. On pourrait abolir les prix en argent et reconnaître les mérites par des diplômes. Ils feraient développer l'esprit de communauté, et inculquer l'idée que tout effort personnel est essentiellement pour la communauté, peu importe qu'il soit inspiré par l'égoïsme et l'altruisme."—**S. E. Greenway, directeur de la propagande agricole de Saskatchewan.**

LA GUERRE NAVALE

Deux torpilleurs français coulent un contre-torpilleur allemand

Paris, 25. — Une note officielle dit:

"Deux torpilleurs français, la nuit dernière, ont attaqué et coulé un contre-torpilleur allemand au large d'Ostende, Belgique. Nos navires n'ont pas été endommagés."

Il n'est bruit à Paris que d'un accident qui serait survenu à un vapeur de la Manche faisant le voyage de Folkestone à Boulogne. Selon toute apparence ces bruits proviennent du fait que les passagers venant d'Angleterre et qui devaient être rendus à Paris la nuit dernière n'y sont pas encore arrivés. La compagnie du Nord a reçu un rapport disant que le navire a eu un accident et est revenu à Folkestone où les passagers ont été transbordés sur un autre vapeur. Le bureau officiel de la presse n'a reçu aucune information au sujet de cet incident.

• • •

Flessingue, 25. — Plusieurs navires anglais ont fait leur apparition aujourd'hui au large de Knocke, Belgique, et ont bombardé la côte. Une dépêche de la presse dit que des obus ont éclaté sur une fabrique entre Zeebrugge et Lisseweghe.

Les Allemands ont répondu avec leurs canons de côte, mais finalement leur feu a cessé.

D'épais nuages de fumée ont été vus sur Zeebrugge, sans que l'on pût distinguer aucun incendie.

Deux gros navires de guerre anglais étaient encore au large de Knocke ce matin, à 9 heures.

• • •

Sofia, 25. — Le navire charbonnier turc "Ispahan" a été torpillé par un sous-marin anglais à Haidar Pasha, et le vapeur "Budos", de la compagnie allemande du Levant, chargé de provisions et de munitions, a été coulé dans la mer de Marmora.

• • •

Londres, 25. — Une dépêche de Mytilène au "Times", dit que le 12 août le lieutenant aviateur Edmonds, alors qu'il surveilait les Dardanelles dans un hydroavion, a aperçu un navire turc transportant des troupes.

Volant droit sur sa proie, il descendit assez bas pour pouvoir lancer une grosse bombe sur le pont du navire.

L'explosion qui en résulta, coupa le transport en deux, ce qui le fit couler immédiatement. On croit que tous les soldats qui étaient à bord ont péri.

Beaucoup d'enfants meurent des attaques des vers et les mères devraient surtout veiller à ce que leurs enfants ne soient point attaqués par les vers. Un vermifuge sur lequel on peut compter c'est les Poudres de Miller contre les Vers. Non seulement chasseront-elles les vers du système, mais elles seront encore un restaurateur de la santé et soutiendront l'enfant contre un grand nombre de maux qui pourraient mettre sa vie en danger.

LES OFFICIERS BOCHES AU CAMP DE BELLE-ISLE

Paris, 27. — Le baron d'Estournelles de Constant, qui est allé visiter les camps de prisonniers allemands à Belle-Isle, fait paraître, dans le "Temps", un article où il fait un tableau de ce qu'il a vu.

Il déclare que chaque officier a une ordonnance qui cire ses bottes, brosse ses habits, lave son linge ou se charge de le faire blanchir. Tous les officiers portent du linge irréprochable et sont rasés chaque jour. Ils observent parmi eux la plus stricte des disciplines.

Le baron d'Estourelles, en s'entretenant avec les officiers qui se plaignaient de la manière dont ils étaient traités, a remarqué qu'ils avaient une excellente mine.

—Cela en dépit des conditions où nous nous trouvons, répliqua l'un d'eux. C'est à notre bonne santé et à notre tempérament que nous devons d'être ce que nous sommes."

Un autre officier ajouta:

—Et à notre discipline! Je me lève tous les jours à 6 heures et fais de l'exercice en plein air."

—Mais, après tout, qu'est-ce qui vous manque? leur demanda M. d'Estournelles. Je vais essayer de l'obtenir pour vous."

Tout le groupe d'officiers s'écria:

—Des bains, des jardins, de la liberté!"

Il leur rappela alors qu'on leur permettait de prendre deux bains de mer par semaine et que, dans maintes occasions, ils pouvaient aller de côté et d'autre en toute liberté, mais que des gardiens étaient nécessaires.

—Prétendez-vous, leur demanda M. d'Estournelles, que les prisonniers français en Allemagne sont mieux traités que vous l'êtes ici?"

Tous répondirent en choeur:

—Certainement!"

LA PARTICIPATION JAPONAISE

Tokio, 26. — Le "Kokumin Shimbu" dit: "Le premier ministre Okuma dit que le Japon est décidé à donner la plus grande assistance possible à la Russie pour la poursuite de la guerre. Sans entrer dans les détails, il laisse entendre que l'appoint du Japon se fera sous forme de fournitures diverses et de munitions de guerre."

La presse associée apprend que le Japon emploie toutes les ressources gouvernementales et privées à l'augmentation des fournitures de munitions pour les alliés et principalement pour la Russie.

Le gouvernement japonais croit que le temps est arrivé pour une action combinée plus intime contre les ennemis du Japon et des alliés.



Pensionnat des Sts Noms de Jésus et de Marie

ST-JEAN-BAPTISTE, MAN.

Située sur les bords de la Rivière Rouge, cette institution offre les plus grands avantages aux parents qui désirent donner à leurs enfants une instruction religieuse et pratique.

Les études embrassent les matières du cours primaire, du brevet de 3me classe, des diplômes de piano et de "théorie de la musique", accordés par l'Université de Toronto.

Communications avec la ville très faciles.

Pour informations spéciales, s'adresser à

SOEUR SUPERIEURE.

LES TEMPS SONT DURS,

C'EST VRAI,

MAIS, C'EST AUSSI LE TEMPS D'OBTENIR DU TRAVAIL A BON MARCHE

En-tête de lettres, cartes, enveloppes, en-tête de factures, factures, catalogues, pamphlets, prospectus, etc. EN TOUTES LANGUES.

Prix très modérés.

Ecrivez toujours en français quand vous vous adressez à notre maison.

West Canada Publishing Co. Ltd.

619 Avenue McDermot, Winnipeg.

EN PROVINCE

SAINT-GEORGES DE CHATEAUGUAY

La Révérende Mère Supérieure des Missionnaires Oblates, accompagnée d'une de ses soeurs, était de passage au presbytère, en route pour Saint-Boniface.

• • •

Mlle Albertine Hébert, qui a passée une quinzaine de jours parmi nous, est retournée à Winnipeg. Elle accompagne sa mère, Mme Albert Hébert, qui doit suivre un traitement à l'hôpital de Saint-Boniface. Nous souhaitons à Mme Hébert une prompte guérison.

• • •

La fête de l'Assomption de la Sainte Vierge a été célébrée comme d'habitude, avec une grande dévotion, par les Enfants de Marie. La quête faite par Mlles Yvonne Vinette, trésorière, et Rosalica Vincent, assistante, a été assez fructueuse pour équilibrer le budget de la Congrégation.

• • •

Mmes Ephrem Dupont et Vve Charles Chèvrefils, indisposées ces jours derniers, sont maintenant convalescentes.

• • •

Nous apprenons avec plaisir que notre concitoyen , M. M. Perrieux, qui pour la deuxième fois fut blessé en France, est maintenant hors de danger. Cependant il ne pourra retourner au front avant plusieurs mois. Nous entretenons l'espoir de le voir revenir bientôt parmi nous.

• • •

Mlle Georgine Rioux a reçu d'un M. Bitz, de Lunéville, France, une carte postale, la remerciant des effets envoyés par l'entremise du Comité France-Amérique. Cette carte d'une série "La guerre en Lorraine en 1914-15", représente le village de Rehainviller. On y voit la Tuillerie et le cimetière, théâtre de violents combats.

• • •

Mlles Marie-Anne Dupont et Exilda Chèvrefils sont parties pour Sainte-Anne et Mlle Eugénie Dupont pour Sainte-Agathe, où elles continueront leurs études aux couvents de ces paroisses.

• • •

A leur assemblée, les Enfants de Marie ont fait choix de leurs dignitaires: Mlle Rosalica Vincent devient présidente; Mlle Georgine Rioux, première assistante; Mlle Dora Dupont, deuxième assistante; Mlle Clara Vincent reste secrétaire; Mlle Yvonne Vinette, trésorière, et Mlles Cordile Martel, Marie-Louise Caplet et Emilienne Hébert deviennent conseillères. Nos félicitations.

F. V.

LE PAS

Depuis le 7 août la rivière au Pas a repris son courant descendant. Jusqu'à date, la rivière du Pas, ainsi que la Saskatchewan, n'ont baissé que de 7 pouces.

• • •

A part une bande de terre d'une largeur d'un quart de mille de chaque côté de la rivière Carotte, le terrain est inondé par les crues de la rivière Saskatchewan, sur une distance de 18 à 20 milles. La chose ne s'était pas vue depuis 1907.

• • •

Naissance.—M. et Mme D.-F. de Trémaudan, un fils né le 10.

M. et Mme A. Rivalin, une fille née le 13.

• • •

Le R. P. Girard, o.m.i., de la mission de Cumberland, était de passage à l'évêché la semaine dernière.

• • •

Le R. P. Guy, o.m.i., curé de la paroisse du Pas, recevait, le 16, un télégramme, par télégraphie sans fil, de Sa Grandeur Mgr Charlebois, lui annonçant son arrivée, ce jour-là, à Port Nelson. Sa Grandeur espère être de retour au Pas vers le 25 septembre. Le voyage que Monseigneur a entrepris est des plus pénibles et plus dangereux. La rivière Hayes, qu'il doit suivre, est entrecoupée de rapides très redoutables, et il y a aussi un très grand nombre de portages à faire.

• • •

Dimanche le bateau à gazoline de M. J.-B. Bacon amenait une bande d'excursionnistes à l'île de Rall, à quelques milles du Pas, en descendant la rivière Saskatchewan. Le départ s'effectua dans la joie et le plaisir agréable d'un voyage sur l'eau, mais le vent se leva soudain et le forte houle incommoda fort nos passagers, qui avaient grande hâte d'arriver au but de leur voyage. Ils étaient récompensée de leur crainte par la beauté exquise des grands bois qui bordent les rives de la Saskatchewan à cet endroit. Nos excursionnistes ne revinrent que sur la fin du jour, se promettant de retourner sous peu à ce délicieux endroit. Faisaient parti de l'excursion: MM. J.-B. Bacon, F.-E. Tourigny et ses garçons, T. Dupas Art. Pelletier, Aurèle Pelletier et Louis Smith; Mmes J.-B. Bacon et J.-B. Pelletier; Mlles E. Bayer, B. Tourigny et E. Lafontaine.

• • •

Mercredi dernier avait lieu une assemblée publique dans le but de stimuler l'enrôlement au contingent d'outre-mer. Le lieutenant Mipham, officier recruteur de Prince-Albert, était présenté au public par M. W.-H. Bunting, président de l'assemblée. Durant le temps que dura l'assemblée, deux membres des Filles de l'Empire passèrent parmi la foule, faisant une collecte pour former un commencement de fonds pour l'achat d'une mitrailleuse; elles collectèrent la somme de $100. Des discours furent prononcés par le lieutenant Mipham, le Dr H. Elliot, secrétaire de la ville, et M. Wm. Burt, qui est un vétéran de la guerre sud-africaine. Il n'y avait pas moins de 700 personnes présentes à cette assemblée, qui donna douze nouvelles recrues pour le 65me bataillon, en formation au camp de Prince-Albert.

• • •

La Finger Lumber Co. expédie trente wagons de planches chaque semaine.

• • •

Le Pas attend la visite du Premier Ministre du Manitoba, l'hon. T.-C. Norris, mardi prochain. Il sera accompagné de l'hon. T.-H. Johnson, ministre des travaux publics et de l'hon. Edward Brown, trésorier provincial et candidat du parti libéral pour Le Pas.

Les élections déférées du Pas auront lieu le 1er septembre, et les nominations auront lieu une semaine plus tôt. L'hon. Edward Brown, trésorier provincial, a été nommé par les libéraux, et M. Horace Halcrow par les conservateurs. M. J.-A. Campbell, qui avait été choisi par les libéraux en premier lieu s'est retiré en faveur de l'hon. Ed. Brown.

• • •

L'hon. Ed. Brown, trésorier provincial et candidat pour le siège électoral du Pas, était en notre ville la semaine dernière. Il était grandement intéressé par les rapports qui lui furent donnés des découvertes minérales de Herb Lake, et mercredi il partait pour cette destination, faisant 86 milles par la voie du H. B. R., ainsi qu'une marche de quinze milles et un voyage de huit milles en canot avant d'arriver à destination. Il revenait vendredi, enchanté de son voyage. Le sujet des ressources du nouveau Manitoba et ce qui lui est nécesaire sera discuté mardi prochain à l'assemblée qui aura lieu lorsque le Premier Ministre de la province sera ici.

SAINT-NORBERT

Ce fut avec une grande surprise et une véritable douleur que les paroissiens entendirent notre bon curé, dimanche, recommander aux prières des fidèles, le repos de l'âme de Raphaël Baril, fils de M. Flavien Baril, de Saint-Norbert.

Il n'était âgé que de dix-huit ans et fut malade à peine dix jours.

Oui, il faut que la mort, cette affreuse guerrière, soit bien impitoyable et inflexible pour enlever ainsi à sa famille l'être sur qui tous déchargeaient leurs trésors d'affection. Ce jeune homme, presque un enfant encore, au caractère droit et franc, doux, docile et affectueux, et incapable de la plus petite cruauté, fut fauché au printemps de sa vie par cette terrible fièvre typhoïde, malgré les grands soins que lui prodiguèrent sa famille et les bonnes Soeurs de l'hôpital, où il mourut samedi, le 21, à dix heures, après avoir reçu les derniers sacrements.

Le service fut chanté par M. l'abbé Cloutier dans l'église de Saint-Norbert. Les parents et amis furent nombreux à venir témoigner leurs sympathies à la famille si cruellement éprouvée.

Les porteurs étaient MM. Flavien et Jérémie Baril, frères du défunt: ses cousins Raphaël Champagne et Fernand D'Auteuil. Léon Champagne et Henri Pelletier.

Parmi les nombreux assistants on remarquait M. et Mme Joseph Baril, de Saint-Boniface; Mme N. Dery, Mme J. Godard, Mme L. Arcand, MM. François et Alphonse Baril, M. F. Grégoire, tous de Saint-Jean-Baptiste. Etaient aussi présents M. et Mme Georges D'Auteuil, Mlle Laurette D'Auteuil, de l'Ile des Chênes, etc.

De magnifiques couronnes de fleurs ornaient le cercueil, et les six porteurs avaient chacun un superbe bouquet qu'ils allèrent en revenant du cimetière, porter au pied de l'autel. Ces cérémonies furent bien touchantes et beaucoup de larmes furent versées.

Donc nous offrons nos plus sincères sympathies à la famille en deuil en leur disant encore une fois qu'au lieu d'un archange Raphaël, ils en auront deux désormais à invoquer dans le Ciel...

Denise.

• • •

La mort, cette cruelle engerbeuses d'âmes, vient de ravir à l'affection d'un grand nombre un de nos paroissiens dans la personne de M. Raphaël Baril. Il est décédé dans sa dix-hutième année, le 21 avril, à l'hôpital de Saint-Boniface, après une maladie de quelques jours seulement.

Ses funérailles eurent lieu le 23 août à 9.30 a. m., au milieu d'un grand concours de parents et d'amis qui étaient venus rendre un dernier témoignage au cher disparu.

Les porteurs étaient: M. Flavien Baril, M. Jérémie Baril, M. Alphonse Champagne, M. Léonce Champagne, M. Raphaël Champagne et M. Henri Pelletier.

Le cercueil était couvert de tributs floraux.

Le défunt laisse pour pleurer sa perte, son père, sa mère, deux frères, Flavien et Jérémie, et cinq soeurs: Mme Arthur Chaput, de Saint-Norbert: Mme Gauthier, de Sainte-Geneviève: Flavie, religieuse à Notre-Dame de Lourdes; Ernestine et Héoïse: son grand'-père, M. Liboire Baril, et de nombreux parents.

A la famille si cruellement éprouvée, nous offrons nos plus sincères condoléances.

• • •

La boulangerie de M. E. Delisle, qui était en construction il y a quelques semaines, est maintenant terminée. M. E. Delisle a déjà fait plusieurs cuites et la réussite était excellente. Lundi le 30, il commencera à délivrer le pain à ses nouveaux clients. Nous conseillons aux gens qui n'ont pas encore goûté la saveur de son pain d'en faire un petit essai.

• • •

L'ouverture des classes au collège aura lieu le 1 septembre. Cette institution, sous la direction des Révérends Frères Maristes a fait de grands progrès ces dernières années. Aussi nous tenons à remercier publiquement ces bons frères du zèle ardent témoigné à l'égard de cette jeunesse, dont ils s'efforcent de former leurs coeurs et à être de bons soldats pour le Christ et la Patrie.

• • •

Mlle Blanche Maure, de Saint-Boniface, était en visite chez quelques amis jeudi dernier.

Pauvre Lierre.



SAINT-EUSTACHE

Les Enfants de Marie ont fait l'élection de leurs dignitaires le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge. Voici la liste des nouvelles dignitaires:

Présidente: Mlle Béatrice Leclerc; vice-présidente: Mlle Corine Chevron; secrétaire: Mlle Alexina Hogue; trésorière: Mlle Libby McDonnell: conseillères: Mlles Angeline Gervais, Camillia Lucier, Marie Desjardins, Augustine Picard et Agnès Hogue: infirmières: Mlles Agatha Houde, Rosina Moreau, Louise Lachance, Délia Pagé et Joséphine Lucier.

Le soir il y eut bénédiction du Saint Sacrement et consécration à la Sainte Vierge. Le choeur de chant des jeunes filles fit les frais du chant et de la musique.

• • •

Mlle Rébecca McDonnell nous a quitté pour le couvent de Saint-Boniface, où elle va terminer ses études pour obtenir un diplôme de 1ère classe. Plusieurs autres jeunes filles s'en vont pensionnaires dans différents couvents de la province.

• • •

La rentrée des classes à l'école du village a eu lieu le 23 août avec plus de cent enfants. Cette école est sous la direction des religieuses de Notre-Dame des Missions.

• • •

Mlle Wood, de l'école Laurier Annex promet de faire de son mieux pour enseigner le français dans son école cette année. Elle rendra ainsi justice aux enfants de langue française qui, dit-on, sont en bonne majorité.

• • •

M. Antonio De Margerie, de Sainte-Anne des Chênes n'enseignera plus ici cette année. Les enfants de l'école de Baie Saint-Paul Est le regretteront certainement. M. De Margerie s'est fait ici beaucoup d'amis.

• • •

M. Alfred Houde se fait construire un vrai château sur sa magnifique ferme de Baie Saint-Paul. Le site est réellement enchanteur sur la rive nord de l'Assiniboine, près d'un joli ruisseau et sur la grande route d'automobiles de Winnipeg au Portage la Prairie.

• • •

Les gelées de la Saint-Louis ont causés certains dommages ici, particulièrement aux jardins et aux parterres. Presque tout le blé est en quintaux et attend la machine à battre pour être mis en lieu sûr dans les "graineries", ou vendu aux élévateurs.

• • •

Les ouvriers ne paraissent pas manquer ici. Si nous en avions eus autant qu'on en avait demandés pour Elie, soit 150, il y aurait beaucoup de nouveaux venus tout à fait désappointés.

• • •

M. Allaire, secrétaire-trésorier de la municipalité Cartier, vient d'acheter l'automobile de M. Brunelle, de Bénard. M. Brunelle s'est acheté une nouvelle machine. C'est la douzième automobile de la région.

• • •

M. le curé Bastien est à nous donner une série de sermons sur la tempérance, tous plus intéressants et instructifs les uns que les autres. Les enseignements de l'Eglise catholique bien compris et mis en pratique feraient beaucoup plus contre l'intempérance et ses mauvais effets que toutes les lois coercitives des gouvernements du monde entier.

• • •

Quelqu'un a fait remarquer avec raison que j'ai fait erreur dans ma dernière correspondance en écrivant que M. Panneton était venu faire visite à M. le curé Bastien. J'ai voulu écrire M. Pirotton. M. Panneton, employé à la Banque d'Hochelaga, et M. Pirotton, ciseleur artiste de monuments de tout genre, me pardonneront cette erreur.

Mimi Pinson.

SAINTE-AGATHE

La mort vient d'enlever à l'affection des siens le plus ancien de nos pionniers dans la personne d'Alfred Ouimet, à l'âge de soixante-deux ans.

M. Ouimet vint s'établir au Manitoba dans le printemps de 1878. Homme de courage et de talent pour y être demeuré si longtemps malgré les accidents nombreux qu'il eût à rencontrer. Aussi sa mort a causé un véritable chagrin à tous ceux qui l'avaient connu.

Il y avait foule aux funérailles. Le service fut chanté par M. le curé, assisté de MM. les abbés Desrosiers, comme diacre et sous-diacre. M. le curé Jolys assistait au choeur.

Les coins du poêle étaient portés par MM. Jovite Gratton, François Pallard, Fortunat Gratton, Xavier Clément, Ferdinand Gratton et Cyrille Nolette, tous voisins du défunt.

Le deuil était conduit par M. Hubert Hébert.

M. Ouimet laisse pour pleurer sa perte, outre sa femme inconsolable, quatre fils: Edmond, Alfred, Jean et Henri. Quatre filles; Caroline, Emma, Anna et Mme Hébert (Marie). A la famille éprouvée, nos plus sincères condoléances.

• • •

M. Lucien Bourassa et sa famille viennent d'avoir une double douleur par la mort d'une de leurs filles, âgée de onze ans. Il n'y a pas très longtemps que cette famille avait perdu un de leurs garçons: Paul. Nos sympathies à la famille affligée.

• • •

Plusieurs jeunes gens de notre village étaient en voyage dimanche dernier. MM. Edgar Lemoine, Tancrède Gauthier, Georges Vilandry, Cornélius Cunely et Ovila Toupin à Saint-Boniface et Winnipeg; M. Eugène Nolette et sa soeur Pulchérie, à Saint-Norbert, chez leurs amis; M. Antonio Toupin prit l'envolée vers Selkirk. Tous sont revenus enchantés de leur voyage.

• • •

Mme Hormisdas Godin, qui était à l'hôpital à suivre un traitement, nous est revenue la semaine dernière.

• • •

M. et Mme Alfred Fontaine, de Saint-Pierre, étaient en visite à Sainte-Agathe chez leur père, M. Adolphe Fontaine.

• • •

Les gelées de la semaine dernière ont fait beaucoup dommage à nos jardins. Courage à Mesdames pour l'an prochain.

Jeanne.

LA GUERRE D'USURE

Amsterdam, 27. — Dans une conférence secrète tenue par les membres du cabinet, les chefs de groupes et les journalistes influents, sous la présidence du chancelier impérial d'Allemagne, avant la réunion du reichstag, jeudi dernier, pour discuter la situation politique, le "Telegraaf" dit que M. Karl Helfferich, secrétaire du trésor, expliqua que le nouvel emprunt de guerre allemand épuiserait complètement les ressources financières de l'empire et que l'augmentation des bons du trésor conduirait à la faillite. Aussi, conclut le docteur Hefferich, est-il urgent de se préparer à une paix honorable.

Le même rapport dit que le chancelier von Bethmann-Hollweg a déclaré que les difficultés de l'empire ne font qu'augmenter et demanda à ses auditeurs d'employer leur influence pour mettre un frein aux inclinations belliqueuses et à la politique d'expansion du reichstag et du pays, et plutôt, préparer soigneusement des propositions de paix qui soient acceptables par les nations de la quadruple entente.

Le compte-rendu du Dr Bernhard Dernburg sur l'insuccès de sa mission aux Etats-Unis et dans d'autres pays neutres, dit le "Telegraaf", a produit une profonde impression sur l'assistance.

Le lieutenant-général comte von Moltke, ancien chef de l'état-major général, a déclaré qu'il partageait entièrement les vues du chancelier et il ajouta que seulement ceux qui sont mal informés de la situation peuvent croire à la possibilité d'une défaite complète des Russes.

Malgré ces déclarations, conclut le rapport, la conférence refusa d'adopter une résolution demandant au reichstag d'agir avec modération.

A la suite de ce refus, le chancelier déclara que si une majorité du reichstag manifestait une attitude chauvine irréconciliable, il se croirait obligé de donner sa démission, ne voulant pas assumer la responsabilité du désastre de l'Allemagne.

• • •

Paris, 27. — Les autorités militaires ont mis des restrictions à l'enterrement des soldats revêtus de leurs effets d'ordonnance.

"En général, dit l'ordre, il suffit de laisser aux soldats morts leur pantalon et leur tricot. La tunique et les bottes doivent être retirées du corps qu'on doit seulement envelopper d'une pièce de linge appropriée."

On donne comme raison à cet ordre la nécessité d'observer la plus stricte économie, en vue des besoins futurs de l'armée.

• • •

Berlin, 27. — Le gouvernement allemand paie actuellement plus de 5,000 francs les 1,000 kilogrammes aux ménagères et autres qui apportent des articles en cuivre aux dépôts de réception. Ce prix peut être comparé à celui de 1,500 francs la tonne, payée récemment à Londres pour le cuivre brut.

Les prix pour les divers métaux recherchés par le gouvernement sont ainsi fixés: cuivre, 5 francs; laiton, 3 francs 75: et le nickel, 18 francs 75 par kilogramme.

L'Allumeur de Réverbères

Par **Melle Cumming**

Roman de La Liberté — No 42

Elle avait laissé son père en compagnie d'Emily; et quoique M. Philips eût déjà témoigné le désir de visiter le tombeau de l'oncle True, elle n'avait pas voulu lui demander de l'accompagner, pour ne pas le déranger de la promenade qu'il faisait avec son amie. Pendant quelques instants Gertrude ne pensa qu'à son père et à Emily, à la joie qu'ils avaient eue de se retrouver et au bonheur qu'elle aurait de vivre auprès d'eux. Mais malgré ses efforts pour chasser une pensée importune, le souvenir de Willie lui revenait constamment à l'esprit et faisait une ombre à sa joie.

Elle avait reçu deux visites du jeune homme depuis celle dont nous avons parlé; mais leur seconde entrevue avait été semblable à la première, et à la troisième leur embarras commun avait encore paru augmenter. A plusieurs fois Willie avait semblé vouloir faire un effort pour rompre cette barrière de glace et parler à Gertrude avec la liberté des temps passés. Mais la rougeur et la confusion de la jeune fille avaient paralysé son courage; la confiance n'était point revenue. De son côté, Gertrude à sa dernière visite l'avait accueilli avec une franchise et une amitié de soeur. Encouragé par ses manières, Willie avait été sur le point de lui faire un aveu; mais aussitôt la jeune fille s'était reculée, et avait paru s'absorber si complètement dans l'ouvrage qu'elle tenait à la main, que Willie tout déconcerté n'avait encore osé rien dire.

Devant la gêne et l'ambarras de leurs relations, Gertrude en venait presque à désirer que Willie cessât tout à fait ses visites, ou du moins qu'il n'en fît plus qu'à de longs intervalles. Chose singulière! elle ne lui avait point fait part du bonheur qui lui était arrivé: Willie ignorait encore qu'elle eût retrouvé son père, car au moment de lui faire cette confidence, elle s'était arrêtée. Elle sentait qu'elle ne pourrait parler de cet événement sans une profonde émotion, et il lui répugnait de se livrer aux élans de son coeur devant celui dont elle ne se croyait plus comprise.

Une chose la tourmentait plus que toute autre: Willie ne paraissait pas heureux, et il lui était arrivé de laisser entrevoir les craintes qu'il prévoyait pour son bonheur à venir. Gertrude s'était figuré que ces demi-confidences avaient trait à ses engagements avec Isabelle. Elle supposait que, tout épris qu'il était de la beauté de cette jeune fille, il n'en comprenait pas moins bien que ce n'était pas la femme qui devait le rendre heureux; cette supposition lui paraissait d'autant plus vraisemblable qu'elle se rappelait la légèreté dont Isabelle avait fait preuve en maintes circonstances, et la coquetterie avec laquelle elle accueillait les hommages de ses nombreux adorateurs...

—Il l'aime, se disait Gertrude, et cependant il comprend qu'il n'y a point de rapports entre leurs deux caractères... Pauvre Willie, il est impossible, en effet, qu'il soit heureux avec Isabelle!

Et le coeur aimant de Gertrude se désolait à cette pensée. Elle était aussi affligée de la crainte que Willie pourrait être malheureux que de l'idée de ses propres chagrins.

Tout occupée de ces pensées, elle fit la route sans fatigue, et ne s'aperçut qu'elle était arrivée qu'au moment où elle se trouva sous l'ombrage des pins qui ornaient l'entrée du cimetière. Elle entra d'un pas recueilli, et prit d'abord une grande voie qui traversait le champ du repos et servait à la circulation des voitures. Rien ne troublait en ce moment le silence du lieu sacré, sinon le chant de quelques oiseaux, qui, perchés dans les branches des arbres funéraires, semblaient prendre à partie, par un contraste étrange, de chanter la gaieté et l'amour au milieu de cet asile de la mort. Au bout de quelques pas elle se détourna dans un petit sentier; c'était là que Gertrude avait affaire. Elle pénétra dans l'enceinte, s'assit sur un fragment de rocher près du tombeau de son père adoptif, et là, le coude appuyé sur son genou et la tête dans sa main, elle resta pendant quelque temps absorbée par de graves pensées. Elle sortit enfin de sa méditation, se leva, ouvrit le panier, en tira les guirlandes et les déposa sur chacune des tombes. Puis, ce soin accompli, elle s'occupa de relever la tige des fleurs et d'enlever les herbes qui gênaient leur croissance.

Ce pieux travail accompli, Gertrude vint se placer sur le fragment de rocher près de la tombe de True, quitta son chapeau, le déposa sur le gazon, et sembla prendre plaisir à se reposer dans cette mélancolique retraite.

Il y avait, ce jour-là même, sept ans que l'oncle True était mort, mais le temps n'avait point effacé du coeur reconnaissant de Gertrude l'image chérie du vieillard. Elle avait vu bien des fois son père adoptif lui apparaître pendant son sommeil et lui sourire avec cette douce expression qu'elle aimait tant à lui voir. En ce moment même Gertrude, qu'un peu de lassitude affaissait, tomba dans un demi-sommeil, et dans cet état il lui sembla que de la tombe du vieillard sortait une ombre chérie qui se penchait vers elle et la regardait avec tendresse. C'était comme au temps où les soirées s'écoulaient paisiblement au foyer hospitalier du vieillard. Surprise par cette apparition, Gertrude s'écria en sursaut:

—Cher oncle True, nous sommes toujours ensemble; mais Willie n'est plus des nôtres.

—Gertrude, pouvez-vous en blâmer Willie?

Ces mots étaient prononcés près d'elle avec un accent de reproche. Elle tressaillit, se retourna et vit l'objet constant de ses pensées qui le regardait avec des yeux pleins de douceur et de tristesse. Sans répondre, elle se couvrit la figure de ses deux mains.

Willie se précipita à ses pieds, et comme aux jours de leur enfance abaissant les mains dont elle se couvrait la figure, il la força de le regarder en face. Puis, d'une voix émue:

—Gerty, par pitié, dit-il, dites-moi ce que j'ai fait pour perdre votre amitié.

La jeune fille ne répondit que par des larmes, qui coulèrent en abondance le long de ses joues couvertes de pâleur.

—Vous me rendez bien malheureux! continua le jeune homme avec violence, qu'ai-je donc fait pour que vous m'ayez retiré votre affection? pourquoi me regardez-vous avec tant de froideur? pourquoi détournez-vous même les yeux de moi? ajouta-t-il en voyant que Gertrude, incapable de dissimuler son trouble, s'efforçait de porter ses regards dans une autre direction.

—Je n'ai point de froideur, et je ne sais ce que vous voulez dire! répondit Gertrude d'une voix entrecoupée.

—Ah! Gertrude, reprit Willie avec découragement en quittant les mains de la jeune fille et en s'éloignant de quelques pas, vous avez donc cessé de m'aimer tout à fait! En vous retrouvant si belle et si séduisante, j'avais tremblé qu'un rival plus heureux ne vous eût fait oublier votre ancien ami; mais j'avais au moins espéré, je l'avoue, que vous conserveriez toujours pour moi une amitié de soeur.

—Oui, oui, s'écria Gertrude avec force, c'est cela, Willie, je serai votre soeur!

Le jeune homme sourit tristement.

—J'avais raison, dit-il, vous ne m'aimez plus, et vous ne parlez ainsi que pour ne pas me décourager entièrement. Votre conduite est peut-être dictée par un bon motif, mais vous m'avez brisé le coeur.

—Willie! s'écria alors Gertrude avec un certain mouvement de dépit, savez-vous que ce que vous dites là est étrange?

—Etrange! répondit Willie d'un ton à demi offensé. Comment! vous trouvez étrange que je vous aime! N'ai-je donc pas toujours chéri votre souvenir! Ai-je cessé un seul instant de mêler votre image adorée à tous mes rêves d'espérance! N'est-ce pas le désir de vous revoir qui m'a constamment soutenu dans l'exil et dans les épreuves de ma vie! Etais-je donc destiné à voir s'engloutir toutes mes illusions au moment où je croyais toucher à une heureuse réalité!

—Willie, répondit Gertrude, qui avait repris tout son calme, est-ce bien vous qui me parlez de la sorte, avez-vous oublié...

—Non, je n'ai rien oublié, reprit Willie avec une violence toujours croissante, je n'ai point surtout oublié que je n'ai le droit ni de vous importuner ni de me plaindre: aussi cela ne m'arrivera plus. Mais, Gertrude, ma soeur Gertrude, laissez-moi vous donner ce nom puisque l'espoir d'un lien plus cher est désormais perdu pour moi, et ne me blâmez pas si je ne puis m'accoutumer de suite à n'être pour vous qu'un frère: je m'éloignerai, car je n'aurais point la force d'être témoin du bonheur d'un autre. Mais, quelque part que me portent mes pas, souvenez-vous que mes services, mon temps et ma vie vous appartiennent, et que je ne cesserai jamais de prier le ciel pour que votre mari soit digne de vous et qu'il sache vous aimer autant que je vous aime moi-même.

—Willie, dit Gertrude, quelle est cette folie? Je n'ai contracté d'engagement avec personne.

LE R.P. THIRIET, O.M.I.

Religieux, Dignitaire ecclésiastique, Prédicateur émérité, Grand Conférencier, Ecrivain de talent.

Dès avant la terrible guerre actuelle qui purifie la France tout en la saignant, une renaissance religieuse des plus accentuées s'était fait remarquer au pays de nos aïeux. Sous l'impulsion d'intellects choisis, un souffle de foi catholique, entraînant avec lui une générosité toute française au service de Dieu et du prochain, réveillait les endormis et réchauffait les tièdes. Bref, c'était un mouvement irrésistible qui, au lendemain de la dénonciation du Concordat, avait commencé la transformation heureuse que le conflit actuel promet de mener à bonne fin.

L'un des **leaders** de ce mouvement vient de passer sans bruit ni réclame à Winnipeg et, après s'être arrêté une semaine à Saint-Boniface, a repris le chemin de l'Extrême-Ouest. Nous voulons parler du R. P. Edmond Thiriet, o.m.i., qui vient de prêcher avec tant de succès la retraite des Pères Oblats, réunis au nombre d'une soixantaine à leur maison provinciale de l'avenue Provencher.

Encore dans la force de l'âge, littérateur comme un Bazin, robuste comme un lion et gai comme un pinson, cet aimable religieux est venu se reposer de ses nombreux travaux au doux pays de France dans l'accomplissement sous un ciel nouveau de labeurs qui n'étaient pour lui qu'un jeu. Il venait de prêcher le mois de Marie à Notre-Dame des Victoires, le grand pèlerinage parisien, lorsque ses supérieurs lui confièrent les retraites religieuses des Oblats du Texas et des provinces du Nord-Ouest canadien.

Il avait déjà rempli ce difficile ministère à Duck Lake, au profit des Pères de la Saskatchewan, puis à Edmonton pour ceux de l'Alberta, sans compter une autre retraite qu'il avait donnée aux frères convers de cette province, lorsqu'il est venu instruire et édifier les missionnaires du Manitoba, de l'Ontario et de la Saskatchewan méridionale.

Sa parole claire et précise, nourrie des saints Pères et de l'Ecriture sainte, a été on ne peut plus goûtée. Du commencement à la fin, on a senti le littérateur non moins que l'apôtre. Sa diction s'est constamment fait remarquer par son élégance attique et une limpidité toute rafraîchissante: style imagé sans affectation, voix des plus sympathiques, action naturelle et toujours en rapport avec la phrase, tout a contribué à faire trouver trop courts les huit jours pendant lesquels il nous a honorés de sa présence.

Et à cela rien d'étonnant. Car, ainsi que nous l'avons dit, le Père Thiriet est loin d'être le premier venu. Sa jeunesse s'est passée dans les missions propres à sa Congrégation. Puis il se réfugia au sanctuaire national de Montmartre, où il fut le dernier supérieur religieux. Après les expulsions de 1903, il fut chargé d'organiser l'oeuvre des missions diocésaines de la Lorraine française, qui fut son berceau. Il s'acquitta si bien de cette tâche importante, que l'évêque de Verdun, Mgr Dubois, aujourd'hui archevêque de Bourges, insista pour le nommer chanoine honoraire de sa cathédrale, honneur fort apprécié en Europe et pour l'acceptation duquel le brillant religieux eut besoin d'une autorisation spéciale du supérieur général des Oblats. On alla même plus loin, et l'on nous permettra peut-être l'indiscrétion d'ajouter qu'on voulut un moment le faire asseoir sur l'un des anciens sièges de France.

Et ces démarches ne peuvent surprendre ceux qui sont au courant de ses travaux et de ses qualités d'esprit et de coeur. Le Père Thiriet a prêché dans la plupart des cathédrales de France, ainsi que dans les grandes églises de Paris, où il a en ce moment sa résidence habituelle.

Mais son ministère ne se borne pas à la prédication. Il est en outre écrivain de premier ordre, et il a à son crédit la publication de pas moins de vingt-quatre volumes, dont les principaux sont: **Paroles du Soir, Le Divin Médecin, Le Glas, La Vie du Saint de Montmartre,** le bon P. Yenveux, o.m.i., l'apôtre par excellence de la dévotion au Sacré-Coeur, qu'on espère voir un jour sur les autels à côté du P. Albini, de la même Congrégation, dont la cause de béatification est introduite en cour de Rome.

Plusieurs de ces volumes contiennent les conférences sur des sujets d'ordre religieux ou social que notre prédicateur a données aux jeunes gens et aux hommes. Il dirige en outre à Paris une revue mensuelle, **La Bonne Nouvelle,** qui est très répandue en France et à l'étranger. Si nous ne craignions d'être par trop indiscret, nous ajouterions qu'il a même fondé un Institut religieux de femmes aujourd'hui en pleine voie de prospérité.

Bref, les retraitants de Saint-Boniface peuvent se glorifier d'avoir possédé au milieu d'eux l'un des ecclésiastiques les plus marquants de ce que nous appellerons volontiers la Jeune France. Par un contraste frappant avec la conduite d'un trop grand nombre de nos contemporains, qui se croient toujours fatigués et pensent constamment aux vacances, le Père Thiriet n'a pas consacré un seul jour au repos, ou même à la visite de Winnipeg et de Saint-Boniface. En bon Français qu'il est, il nous est arrivé dans l'après-midi du jour où il devait commencer sa retraite et il est reparti le jour même de la clôture de celle-ci.

Il est en ce moment à Saint-Albert, où il prêche la retraite du clergé séculier du diocèse d'Edmonton, et nous avons le regret d'ajouter qu'il ne se propose même pas de s'arrêter une heure au milieu de nous lorsqu'il devra repasser par Winnipeg pour retourner en France, immédiatement après ce nouveau travail. Il nous faut donc lui souhaiter de loin un bon voyage et protection efficace contre les pirates qui infestent les mers européennes. Et surtout puisse ce bon Père nous revenir bientôt!

LE BOMBARDEMENT DE ZEEBRUGGE

Une trentaine de navires anglais y ont pris part

Rotterdam, 26. — Hier matin, peu après le lever du soleil, les Allemands défendant la côte de Belgique, dans les environs de Zeebrugge et de Knocke, ont été soumis subitement au terrible bombardement d'une flotte importante de navires de guerre anglais.

Vers 5 heures, la flotte, composée d'environ trente navires de toutes dimensions, ouvrit subitement un feu terrible sur les défenses de la côte.

La garnison allemande, qui, pendant quelque temps, n'avait pas été l'objet des attentions hostiles de la flotte des alliés et s'était vantée récemment qu'aucune flotte n'oserait maintenant s'exposer aux coups des gros canons allemands qui ont été mis en position dans les dunes, fut prise à l'improviste.

Zeebrugge, qui était naturellement le but principal de l'attaque, doit avoir souffert énormément du bombardement, qui a duré trois heures.

Des témoins oculaires racontent que c'est entre 6 heures et 6 heures 30 que le bombardement a été le plus violent. Les navires, profitant de la brume du matin, purent approcher plus près du rivage qu'ils n'auraient pu le faire en toute autre occasion et défier toute réponse effective de la garnison de Zeebrugge.

Les guetteurs, à Catzend, ont pu parfaitement discerner le feu des canons et, plus tard, quand le brouillard disparut en partie, ont pu apercevoir facilement six gros navires, dont deux restèrent au large de la côte quelque temps après que le bombardement eut cessé.

Pendant les raids aériens qui ont été si fréquents à cet endroit, des dégâts considérables ont été causés récemment, mais les défenses allemandes étaient si étendues et si fortes, que les attaques aériennes n'ont pu occasionner que des ennuis temporaires et des dégâts comparativement peu importants aux forts construits en ciment armé.

Les gros canons de la marine anglaise ont maintenant, croit-on, détruit une grande partie des travaux de défense, le fameux môle ayant beaucoup souffert, outre les travaux de défense exécutés spécialement par les Allemands.

Le bombardement a pu être observé de Flessingue par les guetteurs, qui ont vu le feu des canons de la flotte qui opérait au large de Knocke.

De nombreux spectateurs ont apporté le plus vif intérêt à ce bombardement et, d'après leurs rapports, la flotte s'est retirée à 8 heures.

Le "Daily Mail" dit qu'on tient de source certaine que la raison de ce bombardement est que les Allemands ayant profité des leçons données par les nombreux raids aériens accomplis sur Zeebrugge ont construit un port souterrain pour y abriter leurs sous-marins. Ils ont établi sous la colline qui court le long du canal allant de Bruges à Zeebrugge, une base parfaite, se servant du sommet d'une digue comme d'un toit pour permettre aux sous-marins de s'y abriter.

Mais rien de tout cela ne se remarque du haut d'un aéroplane, et bien que les aviateurs visitent fréquemment les environs, ils ne pensent même pas à lancer des bombes sur une digue qui ne semble pas le moins du monde dangereuse. Cependant, au-dessous de ce toit cinq sous-marins ont, dit-on, cherché abri.

Ce bombardement a occasionné des dommages importants, mais on ne sait pas si les sous-marins ont été détruits. Les aéroplanes allemands et anglais placés sur la frontière, ont pris part à la lutte.

A un moment donné, alors que les batteries de la côte répondaient au feu nourri de la flotte anglaise, 3 aviateurs allemands et deux aviateurs anglais ont engagé la lutte. Pendant un certain temps ces derniers furent obligés de remplir la double tâche de tenir la flotte informée des effets de son feu, tout en repoussant les machines allemandes, défendant la côte, dont deux avaient été envoyées pour attaquer les aviateurs alliés et un troisième pour effectuer une reconnaissance au-dessus de la mer. On croit que pendant cet engagement un aviateur a fait une chute, mais on ne sait pas encore si c'est un anglais ou un allemand.

* * *

Berlin, 26. — Le communiqué officiel publié aujourd'hui par l'état-major général de l'armée allemande est ainsi conçu:

"Hier, sur le front occidental, pendant la visite qu'elle a faite à Zeebrugge, la flotte anglaise a tiré de 60 à 70 coups de canons sur nos fortifications de la côte. Nous avons eu un tué et 6 blessés pendant le bombardement. Trois Belges ont été blessés par des éclats d'obus. Il n'y a pas eu de dégâts matériels."

AUX DARDANELLES

Les positions turques sont attaquées par air, par mer et par terre

Paris, 26. — Un communiqué officiel français décrit les combats qui ont eu lieu dans les Dardanelles du 20 au 25 août et indique que l'aile gauche anglaise a fait quelques progrès contre les Turcs, leur prenant huits cents mètres de tranchées dans la zone septentrionale et qu'un aviateur français a, le 20 août, réussi à couler un grand transport turc.

Le communiqué dit:

"La période de cinq jours, écoulée depuis la publication du dernier communiqué relatif aux Dardanelles, a été marquée, dans la zone septentrionale, par un nouveau progrès de l'aile gauche britannique. Les troupes anglaises se sont emparées de huit cents mètres de tranchées de l'ennemi.

"Dans la zone méridionale, les opérations ont été limitées à des duels d'artillerie et à des combats d'avant-postes.

"Au cours de la nuit du 23 au 24 août, une compagnie française a réussi une attaque par surprise sur une position turque employée par l'ennemi comme poste d'écoute.

"Dans la matinée du 25 août, un détachement de soldats turcs a fait tous ses efforts pour reprendre cette position, mais il a été repoussé.

"Le 20 août, notre escadre a bombardé avec succès un point de débarquement situé à Acbachiliman, sur le côté européen du Goulet, au nord de Nagara.

"Malgré le violent bombardement effectué par de nombreuses batteries ennemies, un de nos aviateurs a réussi à couler un grand transport turc pendant qu'il était à l'ancre."

* * *

Athènes, 26. — Deux croiseurs alliés ont pénétré hier dans les Dardanelles et ont bombardé avec efficacité les batteries turques situées sur la côte.

Des dépêches anoncent qu'un sous-marin anglais a coulé quatre corvettes turques transportant des troupes de Lampsaki à Gallipoli.

Des télégrammes de Mitylène disent qu'un violent combat a été repris sur Krithia et sur la région d'Ari Burnu.

Les Australiens se sont emparés hier, le long de la baie du Sulvla, d'une tranchée turque, après un violent engagement.

Des nouvelles disent qu'à Constantinople, les hôpitaux sont si encombrés par les blessés ramenés à la suite des derniers combats aux Dardanelles, que des navires ancrés dans le port servent comme hôpitaux.

On annonce également qu'une escadrille d'aéroplanes russes a bombardé Constantinople lundi, tuant ou blessant quarante et une personnes, dont huit étaient des Grecs et trois des Arméniens.

Une nouvelle non-officielle dit que la flotte russe de la mer Noire a jeté l'effroi à Constantinople en apparaissant soudainement au large du Bosphore.

Deux divisions de troupes turques, envoyées à Gallipoli, il y a une quinzaine de jours à peine, ont occupé une position très exposée aux récentes grandes attaques des alliés et ont subi de lourdes pertes.

Les ministres serbes se sont réunis à Nish pour régler la réponse à envoyer au sujet du territoire à céder par la Serbie à la Bulgarie, de manière à obtenir la participation de cette dernière dans la guerre.

Dans les milieux officiels, on dit que la décision de la Serbie sera connue avant quarante-huit heures.

La presse de Londres de ce matin était optimiste relativement à la situation dans les Balkans, quoique cet optimisme ne soit pas entièrement partagé par les milieux diplomatiques.

Le "Daily Telegraph", par exemple, a publié une dépêche de Rome disant que la ligne balkanique serait reformée et que les armées combinées de ces nations donneraient aux alliés un million d'hommes.

Les cors sont une infirmité pour les pieds et font boiter. On peut contre cela se procurer un remède certain sous la forme du Holloway's Corn Cure.

MENACES DE REPRESAILLES

Berlin, 26. — En raison des rapports de plus en plus sérieux, touchant le traitement des prisonniers civils allemands internés à Amherst, Nouvelle-Ecosse, qui signalent que des Allemands sont logés dans des fabriques malsaines et où l'air fait défaut, et que certains ont été enfermés, pour avoir essayé d'échapper ou pour des infractions aux règlements, plus légères encore, dans un four construit en briques, les autorités allemandes examinent maintenant les mesures de représailles à employer contre les Canadiens, soldats et civils, emprisonnés à Berlin.

Environ 700 Allemands sont actuellement internés à Amherst.

Ottawa, 26. — On a déclaré officiellement que les rapports signalant des mauvais traitements imposés aux Allemands internés à Amherst, contenus dans une nouvelle venant de Berlin, sont dénués de tout fondement.

Au début de la guerre, 687 hommes ont été internés. La plupart d'entre eux faisaient partie de l'équipage des croiseurs allemands coulés au commencement des hostilités. Ils étaient logés confortablement, avaient la même nourriture que les soldats canadiens, et n'étaient soumis à aucun travail, et à aucune corvée. Quelques officiers de marine ayant objecté d'être logés avec de simples matelots, ont été conduits à Halifax.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être ob-

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

THE ROYAL INSURANCE CO.
Limited
La plus puissante Compagnie d'Assurance (feu) en existence. Actif plus de $100,000,000
ALLAN, KILLAM & McKAY, AGENTS POUR LA VILLE DE WINNIPEG
JOS. T. DUMOUCHEL, AGENT POUR ST. BONIFACE
BUREAUX GENERAUX
364, RUE MAIN WINNIPEG

BANQUE D'HOCHELAGA
Plus de 100 Bureaux et Agences au Canada.
Capital autorisé $4,000,000
Capital payé $4,000,000
Réserve 3,700,000
E. BELAIR, gérant.
433 RUE MAIN WINNIPEG
Nous achetons et vendons traites, or, argent, et billets de banque des pays étrangers.
Notre linguiste parle allemand, russe, polonais, ruthène, et bohémien Nous sollicitons votre patronage.

DALTON REALTY CO.
Pour achats de terrains, prets, assurances ou loyers
VENEZ NOUS VOIR
DALTON REALTY CO.,
Premier Etage, BATISSE BANQUE UNION

Mais, vous! tromperiez-vous Isabelle?

—Isabelle! s'écria Willie éclairé subitement par ce seul mot, ces propos seraient-ils donc arrivés jusqu'à vous! et avez-vous pu croire à tous ces faux bruits?

—De faux bruits! fit Gertrude en se levant et jetant sur son interlocuteur un regard où le feu de l'espérance brillait à travers les larmes.

Willie soutint ce regard sans changer de visage et répondant avec un son plein de calme et de modération:

—Oui, Gertrude, dit-il, ce sont de faux bruits, et je ne pensais pas que nous connaissant, elle et moi, vous eussiez pu un seul instant y ajouter foi.

—Willie, répondit Gertrude, je n'ai voulu croire qu'au témoignage de mes yeux et de mes oreilles: j'ai vu et entendu des choses qui ne permettent plus l'ombre d'un doute. Sachez donc être franc avec moi, c'est tout ce que j'ai le droit de vous demander.

—Vous me demandez d'être franc, Gertrude, mais je voudrais que mon âme entière pût passer dans mes regards pour vous faire comprendre combien je vous aime. Et quant à ce qui concerne Isabelle, vos yeux et vos oreilles vous ont trompée, je vous assure. Si...

—Comment, Willie! interrompit Gertrude, avez-vous oublié la cour assidue que vous faisiez à l'élégante baigneuse de Saratoga, l'opposition que vous mettiez à son absence momentanée, la peine que vous causa son départ, et l'assurance que vous lui donnâtes que le temps passé loin d'elle vous semblerait une éternité?

—Arrêtez, arrêtez, s'écria Willie éclairé par une lumière soudaine, et dites-moi seulement comment vous connaissez ces détails.

—Pour les avoir entendus de votre propre bouche sur le lieu même ou vous avez parlé. Ce n'est pas dans le salon de M. Graham qu'a eu lieu notre première rencontre. Je vous avais déjà vu deux fois: la première à Saratoga sur les bords du lac, la seconde sur le bateau d'Albany, et dès l'abord je vous avais reconnu sans que vous prissiez attention à moi. Vous le voyez, ce sont vos propres paroles qui m'ont convaincue d'une vérité que je n'aurais jamais crue de la bouche d'un autre.

Le soleil qui éclaire une belle matinée d'été n'est pas plus brillant que le rayon d'espoir qui illumina en ce moment la figure de Willie.

—Ecoutez-moi, Gertrude, dit-il d'une voix dont l'accent atteignit bientôt jusqu'à la solennité, vous me connaissez assez, j'espère, pour croire que ce n'est pas sur le tombeau de ma mère et en présence de Dieu, que je prends à témoin, que je consentirais à me souiller d'un mensonge. Je ne veux pas dire un mot qui ne soit la vérité la plus pure. Je ne m'inquiète point du plus ou moins d'exactitude avec laquelle vous sont arrivées les paroles que j'ai adressées à miss Clinton au sujet de son voyage et de son retour. Je ne vous dirai point non plus comment il se fait que le changement apporté par le temps m'ait empêché de reconnaître au premier abord celle dont l'image n'a pourtant jamais cessé d'être présente à ma pensée. J'arrive de suite à l'explication du fait qui fut l'objet de votre méprise. J'avais alors les motifs les plus légitimes pour détourner miss Clinton de ce voyage à New-York; et comme je voyais que je ne pouvais la décider à y renoncer, j'employai, comme vous l'avez vu, tous les moyens en mon pouvoir pour l'engager à être de retour aussitôt que possible. Le motif qui me portait à agir de la sorte n'était point, comme vous l'avez cru, le bonheur que je trouvais dans la société de miss Clinton: bien loin de là, c'était seulement dans son intérêt et dans celui de son père que je lui parlais de la sorte: gravement malade, abandonné dans une ville de bains aux soins d'une femme mercenaire, l'excellent M. Clinton gémissait en secret de voir sa fille s'éloigner de lui dans un moment aussi pénible; mais trop idolâtre de son unique enfant pour vouloir lui imposer un devoir aux dépens d'une heure de plaisir, il n'avait pas osé lui témoigner sa volonté à cet égard. Je m'étais chargé de cette mission: et si vous m'avez entendu dire à Isabelle que son absence me semblerait éternelle, c'est que je pensais alors que la folle jeune fille qui partait pour un voyage d'agrément ne retrouverait peut-être plus son père à son retour. J'aurais pu être plus précis dans mes explications: mais m'étant chargé de moi-même d'une mission officieuse, je ne me croyais point le droit de lui adresser aucun reproche, et encore moins celui de l'alarmer contre le gré de son père. Un motif tout personnel m'engageait aussi à hâter le retour d'Isabelle, j'aspirais au moment où je pourrais remettre mon vieil ami entre les mains de sa fille et voler auprès de celle vers qui se tournaient toutes mes pensées. Vous étonnerez-vous encore que la froideur de votre accueil m'ait si vivement affligé?

—Et vous, dit à son tour Gertrude, dont la joie perçait à travers ses larmes comme le soleil entre les nuages, comprenez-vous pourquoi je m'efforçais de ne pas laisser parler mon coeur?

—Est-il vrai, demanda Willie, que je sois assez heureux pour vous retrouver libre et que vous puissiez m'aimer encore?

—Oui, cher Willie, je suis libre de tous liens, excepté pourtant de ceux qui n'ont cessé de m'attacher étroitement au compagnon de mon enfance.

En parlant ainsi la jeune fille avait laissé tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme, qui la pressait avec amour contre son coeur. L'absence et les douleurs furent oubliées: de tendres serments furent prononcés, et le passé fut largement payé par les joies du présent.

Après bein des confidences échangées, Willie revenant à Isabelle:

—Comment, lui demanda-t-il, avez-vous pu supposer un seul instant qu'elle avait pris votre place dans mon coeur? Pour moi, je me me suis jamais rendu coupable d'une pareille injustice envers vous; et, alors même que je me croyais oublié pour un heureux rival, je me plaisais à penser que l'homme aimé par Gertrude devait être doué des qualités les plus brillantes.

—Et qui peut effacer Isabelle? demanda Gertrude. N'avais-je pas lieu de trembler devant une rivale qui réunit en elle la beauté, la grâce, l'élégance, la naissance et la fortune?

—Me connaissez-vous donc assez peu pour croire que je puisse un moment mettre dans la balance les avantages futiles d'Isabelle et les qualités si nobles qui vous ont toujours gagné les coeurs?

—Je sais, Willie, que vous avez toujours été désintéressé.

—Pas tant que vous croyez, surtout dans cette circonstance: et quand bien même Isabelle eût eu la beauté de Vénus et la sagesse de Minerve, je n'aurais jamais consenti à prendre pour femme une jeune fille capable d'abandonner le chevet de son père malade pour voler à ses plaisirs. D'ailleurs ce n'est point à vous à être sous aucun rapport jalouse de miss Clinton Que de raisons j'ai maintenant pour vous aimer! Mon bonheur est si grand que je m'en sens presque accablé, et que je regrette aujourd'hui plus vivement que jamais que les êtres qui nous ont tant aimés ne soient plus là pour le partager.

XLVIII. — Le Port

Le soleil était près de se coucher quand Gertrude et Willie se levèrent pour partir. Ils prirent pour sortir une direction différente de celle que Gertrude avait suivie pour venir. Willie retrouva à la porte la voiture qui l'avait amené, il y fit monter Gertrude, et moins d'une heure après ils arrivaient devant la maison de M. Graham.

A peine étaient-ils en vue de cette demeure, que Gertrude, habituée depuis longtemps aux usages du lieu, devina qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Des lumières étaient en mouvement dans toutes les directions, la porte était tout ouverte, on voyait un grand feu briller à travers les vitres de la chambre principale, et la cour se trouvait encombrée de bagages.

Gertrude en conjectura que madame Graham devait être arrivée et que peut-être elle n'était pas venue seule. Elle se sentit d'abord contrariée de cet incident, qui dérangeait le projet qu'elle avait formé de présenter le soir même Willie à Emily et à son père; mais ce petit désagrément ne lui fit qu'une légère impression; elle était trop heureuse pour s'y arrêter.

—Prenons l'avenue, Willie, dit-elle, nous entrerons par la porte de côté et nous trouverons probablement Georges, auquel vous remettrez votre cheval.

—Non, répondit Willie, la maison me paraît plein de monde, je craindrais d'être importun. D'un autre côté, j'ai un rendez-vous à la ville à huit heures précises, et j'ai promis d'être ponctuel. Il n'est pas loin de l'heure, ajouta-t-il en regardant sa montre, et je n'ai juste que le temps.

Les deux jeunes gens se séparèrent non sans s'être promis de se revoir bientôt, et Willie, fouettant son cheval, partit rapidement dans la direction de Boston.

Au moment où elle franchissait le seuil de la porte d'entrée, Gertrude se trouva dans les bras de Fanny Bruce, qui, guettant depuis un moment le départ de Willie, venait de lui sauter au cou, et la félicitait avec effusion sur le bonheur qu'elle avait eu d'échapper à l'horrible accident du bateau. C'était la première fois que les deux jeunes filles se revoyaient depuis cet événement.

Après les premières félicitations, Gertrude demanda à Fanny si madame Graham était de retour.

—Oui, vraiment! et elle n'est pas venue seule; Kitty et Isabelle l'accompagnent avec une petite fille; il y a aussi deux messieurs: l'un que je crois être M. Clinton..

—Et l'autre?

—C'est un étranger de haute taille et de belles manières, avec de grands yeux noirs et une physionomie agréable, mais remarquable surtout par ses cheveux blancs, quoique cependant il ne soit pas vieux. J'oubliais de vous dire que ce monsieur vient de partir.

—En êtes-vous bien sûre?

(A suivre)

" We are not a bit terrified "

Une réponse au "Standard" de Kingston

To the Editor of The Kingston Standard,

Dear Sir,—I have received the copy of the article published by your interesting paper, which article is entitled, "The menace of the hyphenated French-Canadian."

Of course you do not expect me to say that I share all the opinions it contains, but I certainly have no objection to state that I am always interested to hear the other side's views and ideals; and it is a matter for gratitude when, in this country of hypocrites, one finds oneself in front of opinions or convictions expressed frankly and without disguise.

This is certainly the case of your article; I feel sure it is sincere, although facts, unintentionally, I have no doubt, are misrepresented.

You first deal with the enlistment of French-Canadians and you denounce it as being "a sorry showing". It seems to me that, (from your point of view), you could have applied this to all Canadians. It is a well known fact that at least eighty per cent. of our contingent were composed of men born outside of Canada. Many of them were foreigners, Russians, Roumanians, Americans, even Germans and Austrians, and I know of one Highlander, in the Montreal 5th Highlanders, who is an Italian and not even a British subject.

What is the respective share of the Canadians, English or French? If you take the trouble to go to the militia department in Ottawa, you will find out that in the first contingent, proportion kept according to population, there were more French-Canadians than English-Canadians.

Here are a few figures taken from three Ontario regiments, Royal Canadian Horse Artillery, O. C., Lt.-Col. Henri Panet, (French-Canadian).

"A." Battery—263 men, 4 officers—189 foreigners, 58 English-Canadians, 16 French-Canadians.

"B." Battery—226 men, 6 officers—168 foreigners, 42 English-Canadians, 16 French-Canadians.

No. 1 Heavy Battery, (Toronto)—214 men—143 foreigners, 48 English-Canadians, 23 French-Canadians.

The 48th Highlanders of Toronto had almost a company of French-Canadians of Sault Saint Marie; the adjutant of the regiment was a French-Canadian, Captain (now Lt.-Col.) Dansereau, and they had to complete their cadres to take one officer of the 61st Regt. de Montmagny, Capt. MacLean, who in spite of his Scotch name is a French-Canadian as is often the case in our province.

Since then, five entirely French-Canadian regiments of infantry have been formed and raised, the 22nd, now at the front, the 41st, the 57th, the 69th and the 70th, not counting our compatriots enlisted in English-speaking regiments and in the artillery, cavalry, the army medical corps and other auxiliary services. And it did not prevent the three first named regiments to send repeatedly drafts of 250 men to needing English regiments.

Why conceal these facts and is it making for national union to seek a quarrel of this petty nature?

Although differing with them on the nature of duty and obligations to the Empire, I have the greatest admiration and respect for those who enlist and sacrifice their life for their ideals. And to me, although I share not their reliefs, they are worthy of great praise, a praise I am sorry that I cannot grant to the bombastic jingoes who shout for men to go and enlist and get killed, while they stay comfortably at home, knowing that the only fire they will have to face will be that of their grate.

I have no objection in repeating that I do not believe in the participation of Canada in imperial wars, "foreign wars". It is my conviction; but is it that of my compatriots? I wish it were, but I am afraid it is not and that on this question, I am in the minority.

I suppose this DISLOYAL statement will shock many with a pious horror; I am willing to stand my trial for high treason, even in Ontario, and I think it would be found there was no ground for the indictment.

In the Empire we are either a colony or a sister nation; if we are a colony, we have the obligation of a colony, that is "the territorial defence of this country." We did not decide this, we are not allowed to do this kind of thing: it has been done by Great Britain, as you will see in Lord Grenville's message to Sir G. E. Cartier, when he was minister of militia. And this obligation every French-Canadian will fulfill to the last drop of his blood, just as he has done in the past, when the Anglo-Saxons in the States were in rebellion and those in Canada, awaiting the result of the contest on the Island of Orleans.

"But we are a sister nation!" I hear the jingoes crying. Are we? Then we should not only have the obligations but also the rights of imperial citizenship. The only right a colonial has in the present war is that of being killed; why are we not granted our share in the control of imperial affairs? This has always been denied us by Great Britain. "It is an imperial prerogative", says Mr. Asquith, "which Great Britain cannot and will not share". Very well, but if she wants to treat us as colonies let us on the other hand safeguard our colonial prerogatives. I have my affections for Great Britain or for France, but my sole interest is in Canada.

You must admit that our participation in this war is voluntary, our enlistment is also voluntary. Therefore it is open to discussion, unless we are living in Germany. But let me say that if I believe as you believe, as the majority of the people you pretend believe, that we have an obligation to participate in this war, that Canada's life itself is in jeopardy, I would not think that we were doing our duty, except perhaps in a mean and miserable way. We are sending to the war about 150,000 men; we could sent at least 600,000 with conscription.

Canada is in danger, say you: then the greatest effort we can give is required from us. The Canadian jingo government and the equally jingo opposition cry out that the Empire is going to ruins if we do not come to its rescue, that it is our solemn duty. "And what are they doing in face of their own declarations? The house is on fire they tell us, and they fight the conflagration with a pail of water, when they have stored away at home a steam pump.

Are they sincere or playing a game of hypocrites that can work equally with the jingo and the nationalist Canadian? They are afraid to do what is their duty from their point of view, because they know the public opinion in this country would rebel against compulsory service. These loyal Imperialists still like power and office better than their principles.

Was it Johnston who said that patriotism was the last refuge of scoundels?

We fought in 1910 in Drummond and Arthabaska, and in 1911, with conservative financial aid and tory complicity against the participation of Canada in imperial wars. If such principles are treasonable today, they were treasonable then. How could the loyal tories accept them and the men defending them?

I could not believe in such hypocrisy. They must have been most acceptable at those times, then why should they be today?

Our public men's position in face of that seems illogical; but allow me to say so, is yours any better? You are making great, noble appeals to defend civilization, right and liberty in Europe against Teuton tyranny. But what is going on in your own province under this standard of liberty? You raise your voice so that French-Canadian children shall not be allowed to learn their own mother tongue and you ask to "either throttle or muzzle" those protesting against such an injustice. Is this not the Prussian system? I am beginning to think that the hyphenated French-Canadian is too British for this country.

When you denounce German methods have you ever thought of the words of the Master: "And why beholdest thou the mote that is in thy brother's eye, but perceivest not the beam that is in thine own eye?"

But what gives us more pleasure is your serious talk of "the menace of the hyphenated French-Canadian." I have never read anything so funny and so untrue to history. Why even under the French regime we ceased to call ourselves French, to call ourselves "Canadians". This is our country; we know and love no other. Most of our English-speaking compatriots have not yet decided whether Canada or Great Britain was their country and many of them still call England home. This is not the case with us: French Canadians love Canada first and last.

To this; to the generous treatment we have given the English-speaking minority in this province of Quebec; to our offers of brotherhood; to our attachement to our noble and beautiful language, (and is there in humanity a loftier sentiment?) you answer by a threat of wiping us out of Canada, a direct appeal to civil war.

Here is our answer: We are not one bit terrified! We want to live in peace, to live and let live; but we are no cowards. We belong to the race that is today giving to the world the greatest lesson of courage, of dignity and of patriotism the world has ever known. So threats of this description do not even make us shiver.

God save our Canada of such a fratricide as the one you preach: but if you want it, here we are. We are not and shall not be the aggressors; but let me remind you of Canadian history: we are one to three in this country, and we have always beaten our enemies in this proportion; we think that history repeats itself, and that the game would be fought on even forces.

I deplore your article because it is false as to facts; I deplore it because it will not make for national unity: for the good of Canada, we are equally interested in; but it is certainly a frank expression of opinion. We know where we stand with you and we will prepare for same.

The French Canadian is peaceful and generous: but proud enough not to falter before the threats of ignorant fanaticism.

You conclude by saying that you stand in the open: that is where we have always been and that is where we shall fall, if fall we have to. We are not, on our side, "eager for the fray", but, believe me, WE ARE READY.

Armand Lavergne.

Quebec, August 17th, 1915.

SAINT-BONIFACE

Notre concitoyen M. Philippe Gauthier a actuellement son "quart d'heure de Rabelais" en France où il est allé s'offrir comme ouvrier aux usines françaises. Il vient d'être arrêté comme espion, n'ayant pu fournir à son arrivée à Bordeaux son passe-port, perdu ou volé. Des amis de M. Gauthier s'occupent de le tirer de ce mauvais pas. M. Philippe Gauthier est de Lorette, Manitoba.

Le R. P. Dandurand, o.m.i., a été frappé dimanche avant-midi d'une attaque de paralysie. Le vénérable malade se rétablit rapidement en dépit de son grand âge. Le R. P. Dandurand o.m.i., a déjà 96 ans. Il est le premier oblat canadien et c'est aussi le plus vieux prêtre du monde.

• • •

M. Josepr De Lorimier, crieur à la cour de Winnipeg et interprète français officiel, est maintenant au camp de Sewell, où il s'entraîne avec le 45ème. M. De Lorimier a fait du service avec la Police Montée: c'est un vieux routier des choses militaires.

M. De Lorimier laisse trois soeurs: une qui est religieuse chez les Soeurs Grises, Mme Behan, de Saint-Charles, et Mlle Blanche De Lorimier.

• • •

M. D. Goulet, rue Saint-Jean-Baptiste, a la visite de Mme Urgèle Bergeron, de Brooks, Minn.

• • •

La Compagnie Guilbault a commencé la pose du béton sur le chemin Sainte-Marie. Ce bout de chemin sera fini le 15 septembre. Dès la fin de novembre, elle en aura fini avec le chemin Sainte-Anne.

• • •

La rentrée des élèves au Collège a lieu demain. On s'attend à une bonne assistance.

• • •

On est actuellement à faire des réparations à l'école normale. Cela se chiffrera à peu près à $700.

• • •

M. et Mme Z. Bertrand sont revenus d'une vacance à Winnipeg Beach.

• • •

Une lettre de M. Charles Vampoulle à un de ses amis nous apprend qu'il entraîne maintenant des jeunes recrues au camp de Cousac Bonneval. Mme Vampoulle reviendra au Canada.

• • •

Nous avons le plaisir de publier la lettre suivante de Monsieur le Président de la Confédération Suisse au Consul Général de Suisse à Montréal, relative à la souscription qui a été faite au Canada en faveur du "Fonds National Suisse de Secours":

Monsieur le Consul Général,

Nous avons l'honneur de vous accuser réception de la somme de 18,655 francs, résultat de la collecte organisée au Canada sous votre direction pour le soulagement de la misère en Suisse, et de vous présenter à vous, au comité local et aux donateurs nos bien vifs remerciements pour ce don généreux. Cette somme a été versée au fonds de secours pour les Suisses nécessiteux.

Veuillez agréer, Monsieur le Consul-Général, l'assurance de notre considération très distinguée.

Au nom du Conseil fédéral suisse:

Le président de la Confédération:

(Sig.) Motta.

Le 1er Vice-Chancelier:
(Sig.) David.

Les mères savent facilement quand leurs enfants souffrent des vers et elles n'ont aucune excuse pour ne pas les soigner immédiatement avec le meilleur des remèdes—l'Exterminateur de Vers de Mother Graves.

Les Enfants Joyeux et de Santé
et même les Grandes Personnes, se trouvent dans les maisons où le
NOVORO
DU DR. PIERRE
est le remède de famille. Il chasse les impuretés du système, renouvelle le sang, l'enrichit, et fortifie les os et les muscles. Il est préparé avec des herbes et des racines pures et salutaires; il est tout spécialement approprié aux enfants et aux personnes de constitution délicate. Il est en usage depuis plus de cent ans, et, a, par conséquent, soutenu l'épreuve du temps.
Contrairement aux autres remèdes il ne peut pas être obtenu des pharmaciens, mais est fourni directement au public par les seuls fabricants et propriétaires. S'adresser au
Dr. Peter Fahrney & Sons Co. 19-25 So. Hoyne Ave. Chicago

UN ARTISTE

Les temps sont particulièrement durs pour les pauvres artistes. L'un d'eux, passant récemment devant le magasin de son costumier, voit celui-ci sortir furibond et l'interpeller:

—Je voudrais tout de même bien savoir à quelle date vous comptez me régler les dernières perruques que je vous ai livrées il y a tantôt un an?

—Mon ami, répond noblement Brichanteau: je suis un artiste et non pas un prophète.

Et d'un pas majestueux, il poursuit son chemin.

L'ARMEE ALLEMANDE

Ses pertes et ses ressources

Londres, 29. — Un rapport émanant d'un Anglais faisant autorité, a été publié aujourd'hui sur les pertes et les ressources de l'armée allemande. Ce rapport affirme qu'aux environs du 31 juillet, les Allemands avaient 1,800,000 hommes sur le front occidental et 1,400,000 sur le front oriental, soit un total de 3,200,000 hommes sur la ligne actuelle de combat, alors que 1,200,000 Autrichiens font opposition aux Russes. Un grand nombre de soldats allemands de différentes classes en plus des convalescents, des invalides et autres se trouvaient également dans les garnisons, les fortifications et sur les lignes de communications.

"Il est impossible de dire, déclare le rapport, combien de troupes de réserve ont été armées et équipées; mais le fait que le total des soldats sur les deux fronts n'est que de 3,200,000 semble indiquer que c'est approximativement le plus grand nombre d'hommes qui peuvent être pleinement équipés sur les deux fronts.

"Les Allemands, peu après le commencement de la guerre, ont remplacé les soldats qu'ils avaient perdus dans leur première ligne et les troupes de réserve de la seconde et même de la troisième ligne, de sorte qu'il est plus juste de penser que toutes ces troupes allemandes actuellement sur le front ont la même valeur que celles qui ont combattu dans les premiers mois de la guerre.

"Il a été calculé que les troupes de première ligne ont perdu environ cinquante pour cent de leurs hommes et les troupes de réserve environ 25 pour cent, leurs places étant prises par des recrues de la classe 1914 ou autres et des unités réformées, y compris la classe des recrues de 1915.

"Depuis lors, ils ont eu de nouveau des pertes s'élevant à environ 50 pour cent, de sorte qu'il ne reste probablement qu'environ 25 pour cent des troupes placées à l'origine en première ligne, à quoi il faut ajouter les hommes légèrement blessés qui sont retournées sur le front.

"Au 30 juin, les pertes allemandes, en tués, blessés ou disparus, se montaient à 1,672,444 hommes, dont 306,125 ont été tués, 15,408 sont morts de maladies et 540,723 sont ou disparus ou prisonniers, ou si gravement blessés, qu'ils ne sont plus à même de se battre.

"Depuis le 30 juin, de violents combats se sont livrés, élevant probablement le total des pertes à 2,000,000 d'hommes pour l'année.

"En admettant qu'un demi-million d'hommes aient été seulement légèrement blessés et aient été guéris, les pertes effectives se monteraient à 1,000,000 d'hommes, en plus desquels probablement un demi-million sont blessés, absents du front ou ont été laissés dans les hôpitaux. Ce qui donne pour l'année des pertes s'élevant à 1,500,000 hommes, parmi lesquels 400,000 à 450,000 ont été tués.

"Les Allemands, cela a été calculé, avaient, au commencement de la guerre, 8,000,000 d'hommes pouvant être appelés sous les drapeaux, et ce nombre a pu être augmenté d'un million ou d'un million et demi si chaque homme ayant l'âge militaire a prêté ses services. Aussi la seule suggestion raisonnable qu'il soit permis de faire, en se basant sur le fait que les Allemands n'ont que 3,200,000 hommes sur le front est qu'ils ne peuvent en équiper davantage."

DEUX MILLIONS DE FRAUDE

Le directeur des moulins de Corbeil est accusé par M. Boret, député de la Vienne

Paris, 27. — M. Boret, député de la Vienne, a remis un rapport secret à la commission du budget de la chambre des députés, montrant que des fraudes se montant à deux millions de francs ont eu lieu dans les contrats d'achats de blé pour le compte du gouvernement.

Le rapport indique que ces irrégularités se sont produites dans l'achat de blé pour l'armée fait par M. Baumann, directeur des Grands-Moulins de Corbeil.

Il y a quelque temps M. Baumann avait été chargé par le gouvernement de tous les achats de blé et d'avoine de provenance américaine; il devait recevoir du gouvernement une commission de six cent soixante-quinze mille francs.

D'après les allégations de M. Boret, M. Baumann conseilla à la direction de l'intendance d'accepter le prix de vingt-trois francs cinquante le quintal de blé quand le cours du marché était aux environs de vingt francs. M. Baumann, dit M. Boret, a réalisé dans cette affaire un bénéfice frauduleux.

M. Boret donne à entendre que M. Baumann peut avoir des sympathies allemandes, car bien qu'il soit naturalisé français, il est né en Alsace et a fait son service militaire en Allemagne.

M. Boret mentionne également dans son rapport le nom de M. Louis Dreyfus, banquier et ancien membre de la chambre des députés.

La commission du budget fera probablement à la suite de ces révélations une enquête sur la question des approvisionnements de l'armée en général.

Secours à celui qui est déprimé. — La dépression physique et mentale tire ordinairement son origine des troubles de l'estomac et du foie. Quand ces organes sont en mauvais état tout le reste du système s'en ressent. Faites usage des Pilules Végétales de Parmelee. Elles redonnent de la vigueur aux organes digestifs, aident les nerfs et donnent au cerveau une vigueur que ne sauraient lui donner nulles autres pilules. Elles coûtent peu et sont efficaces et sûres, et d'un effet durable.

Membres de la Commercial Educators Association
Winnipeg Business College
Established 1882.
33ème année.
La meilleure école au Canada de formation aux affaires, d'entrainement au travail de sécrétaire, d'enseignement de tenue des livres, de sténographie, de clavigraphie, des méthodes de vente.
Premier prix a l'exposition du monde
Cours particuliers. Les visiteurs, spécialement les professeurs, sont bienvenus. Tous les elèves de valeur sont aidés pour se placer. Ecrivez ou téléphonez Main 45 afin d'obtenir notre prospectus illustré.
THE WINNIPEG BUSINESS COLLEGE
222 avenue Portage Coin de la rue Fort.
Aucun diplômé hors d'emploi.
E. J. O'Sullivan, M.A., Prés.

Academie Ste-Marie
Crescentwood, Winnipeg, Man.
Sous la direction des Soeurs du Saint-Nom de Jésus et Marie et parfaitement équipé pour tous les travaux de collège. Cours de professorat une spécialité. Musique, dessin et peinture enseignés avec soin et selon les dernières méthodes. Exercices d'élocution et de diction sous la direction d'experts.
Demandez des renseignements.
Soeur Supérieure

L. A. DELORME, Avocat Notaire — HENRI LACERTE, Avocat du Barreau de Québec
DELORME & LACERTE
AVOCATS
709 ELECTRIC RAILWAY CHAMBERS
TEL. G. 2081 WINNIPEG, MAN.

Albert Dubuc — Jacques Mondor
DUBUC & MONDOR
Avocats & Notaires
27 et 28, Edifice Canada Life
Coin des rues Main et Portage
WINNIPEG, MAN.
Tel. Main 583 et 8696

Phone Main 3096
Drs. Maloney & Kennedy
DENTISTES
304-305 Avenue Block
WINNIPEG.
Nous parlons francais.

D. R. BARIBAULT, B.A.Sc.
INGENIEUR CIVIL et ARCHITECTE
Diplomé de l'école Polytechnique.
Architecte enregistre du Manitoba
Suites 11-12, Banque d'Hochelaga
433 Rue Main, Winnipeg.
Téléphone Main 1040

W. J. BARKER
Entrepreneur de pompes funèbres et embaumeur catholique
Dans un district résidentiel
Chapelle mortuaire privée
Coin Broadway & Donald.
Phone Main 3205 Winnipeg

ALFRED U. LEBEL
Tel. Garry 2073.
AVOCAT NOTAIRE
403 Electric Railway Chambers, Winnipeg.

Tél. Main 6588 314 Ave Taché
Saint-Boniface, Man.
Vis-a-vis l'Hopital
Desjardins Frères & Cie.
Embaumeurs et Entrepreneurs de Pompes Funèbres
"Hacks" toujours à la disposition pour Funérailles, Baptêmes, Mariages.
Spécialité: décoration de chambres mortuaires
Ambulance jour et nuit.
Maison fondée depuis dix ans
La seule maison canadienne-française responsable

DR. N. A. LAURENDEAU
ANCIEN INTERNE A L'HOPITAL DE SAINT-BONIFACE
Bureau et Résidence Tel. Main 1392
163 Avenue Provencher, St-Boniface

Tel. M. 5772 Dames assistantes
PHILIPPE COUTU
Seul entrepreneur canadien-français diplomé
Embaumeur et entrepreneur de pompes funèbres
150 rue Marion,
Norwood et Saint-Boniface, Man.

DOCTEUR F. LACHANCE
Des Hopitaux de Paris.
ANCIEN CHEF DES INTERNES A L'HOTEL-DIEU, MONTREAL.
Chirurgie et Gynécologie.
Chambre 245, Somerset Bldg. Avenue Portage. Phone M. 7204
Coin Aulneau & Hamel, St-Boniface. Phone M. 2613.

Téléphones:
Bureau: M. 4639 Rés.: M. 4640
Consultations: 2 à 5 P.M.
DOCTEUR L. D. COLLIN
des Hopitaux de Paris. Ex-Interne des Hopitaux de Montréal. St-Paul et Notre-Dame
Bureau: Chambre 106, Cadomin Bldg.
Coin Graham et Main, Winnipeg

BIJOUX MONTRES
INSTRUMENTS DE MUSIQUE.
Pour toutes réparations de montres, de bijoux, d'instruments à musique, adressez-vous à
M. A. LANDRY
64 rue Provencher, Phone M. 4855
Ouvrage garanti.
St-Boniface, Man.

J. A. BEAUPRE
AVOCAT, NOTAIRE, Etc.
Bureau: Chambre 312, Bloc McIntyre
WINNIPEG, Man.
Bureau: Phone Main 1554.
Residence Phone Main 183

A. J. H. DUBUC — BOSTON TOWERS
(CONSUL BELGE) — LOUIS P. ROY.
DUBUC, TOWERS & ROY
AVOCATS ET NOTAIRES
TEL. M. 623 201 205 SOMERSET BLOCK
CASIER POSTAL 443 WINNIPEG, MAN.

DR. W. LEMAIRE
Médecin Vétérinaire
Hôpital privé. Tél. Main 6253
Bureau et résidence: 60 rue Marion
NORWOOD, MAN.

Quelques Unes De Nos Lignes
Ferronneries pour bâtisses, papier à bâtisses de tous genres, papier à couvertures.
Moellons et blocs de béton, pierre concassée de toute grosseur, sable, gravier, etc.
Glaces de fantaisie, fenêtres, vitres.
Portes et chassis, cadres et moulures, bois tournés. Ornements intérieurs et extérieurs.
La Cusson Lumber Company, Ltd.
TEL. MAIN 2625-2626 SAINT-BONIFACE, MAN.



ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
COURTIERS EN IMMEUBLES
814-816 BATISSE BANQUE STERLING
AVENUE PORTAGE ET RUE SMITH
J H TREMBLAY
J A TREMBLAY
J P TREMBLAY
WINNIPEG.
CANADA.

Les démêlés du Cardinal Mercier avec les Allemands

Racontés par lui-même.

Les démêlés du cardinal Mercier, archevêque des Malines, primat de Belgique, avec l'autorité allemande, surtout à l'occasion de sa fameuse lettre pastorale, forment l'un des épisodes les plus retentissants de l'occupation en Belgique. On en a parlé dans le monde entier, et ils reviennent encore à chaque instant dans la polémique internationale. Cependant, à part quelques-unes de leurs circonstances rendues publiques, ils ne sont connus qu'assez obscurément; on a répandu à leur sujet des renseignements qui tantôt exagéraient, tantôt avaient la tendance contraire; les soi-disant mises au point allemandes ont profité de ce brouillard et l'ont ...augmenté. Nous sommes aujourd'hui en mesure de le dissiper, grâce à un document qui est inédit: c'est une relation des démêlés venant de la bouche du cardinal lui-même.

Celui-ci a reconté les incidents dans une sorte de causerie faite le 19 janvier aux élèves du Grand Séminaire de Malines. Ses paroles ont été notées au fur et à mesure par des auditeurs; le compte rendu ainsi composé a été, m'assure-t-on, soumis ensuite au cardinal. On ne peut donc douter, bien qu'elle n'ait rien d'officiel, de sa parfaite exactitude.

Il a été fait sans intention de publicité. C'est une pièce d'archive, mais elle a été communiquée à un assez grand nombre de membres du clergé belge. Elle ne peut nuire au cardinal auprès de l'autorité allemande qui sait tout ce que ce document relate et est maintenant fixée sur les sentiments du chef de l'Eglise de Belgique à son égard; elle ne peut que fortifier auprès de l'opinion universelle la réputation de patriotisme, de noblesse de coeur, de sagesse et de tact de l'illustre prélat; elle est du plus haut intérêt à plusieurs points de vue. Nous ne voyons donc aucun inconvénient à faire profiter le public de la bonne fortune qui nous a permis de connaître cette relation.

Premier contact—Une lettre du cardinal aux réfugiés belges—Réponse à certaines critiques.

Mgr. Mercier avait été chassé de Malines par le bombardement et s'était réfugié à Anvers. Le jour même où l'ennemi entra dans cette place, le gouverneur allemand envoya auprès du cardinal l'aumônier général, qui était un Suisse, Jésuite: le gouverneur se mettait à la disposition de l'archevêque pour toutes les questions d'ordre religieux à résoudre. Mgr Mercier en signala tout de suite trois: elles étaient relatives à la sonnerie des cloches, à la liberté pour les prêtres de sortir le soir et la nuit afin de visiter les malades et les mourants, à leur libre entrée dans les hôpitaux. Le cardinal, au cours de la conversation, représenta à l'aumônier général qu'il lui était difficile de rendre tout de suite par une visite au gouverneur la politesse de sa démarche: cette visite pourrait être mal interprétée par la population. "Le gouverneur, en homme intelligent et de tact comprendra", dit-il. L'aumônier parut un peu ému; mais il fit néanmoins la commission au gouverneur et celui-ci en effet, comprit: il rendit le premier personnellement visite au cardinal: il lui avait déjà fait savoir auparavant qu'il lui donnait complètement satisfaction sur les trois questions soulevées.

Ce premier gouverneur fut bientôt remplacé par un autre, von Hunen. Celui-ci fit spontanément visite le premier au cardinal. Le cardinal lui rendit cette visite, "ayant d'ailleurs une demande à lui faire", note-t-il dans sa relation — et ce n'est certainement pas sans intention qu'il le note. — D'autres points du récit comme de celui-ci, il ressort que le cardinal mit grand soin à ne jamais faire aux Allemands une visite "vide", une visite qui aurait pu paraître de pure courtoisie protocolaire; chaque visite avait directement un mobile d'intérêt religieux.

La demande que le cardinal avait à adresser à von Hunen concernait l'intention prêtée à l'occupant par l'opinion publique émue, de vouloir envoyer les jeunes gens en Allemagne pour les mettre au service de l'armée. Le gouverneur von Hunen était en compagnie de von Lutwitz, gouverneur militaire de Bruxelles, quand il reçut le cardinal.

Nous laissons maintenant la parole à celui-ci:

Je leur exposai (aux deux gouverneurs) les craintes de la population; tous deux eurent alors un haussement d'épaules et s'écrièrent: "Mais que voulez-vous que nous fassions des jeunes gens belges? Nous n'en voudrions pas! Notre armée allemande est organisée, et comment voulez-vous que nous y introduisions vos jeunes gens! Et puis, nous ne savons pas si nous pourrions compter sur eux."

Et je me disais: en cela, vous avez bien raison.

Là-dessus, j'envoyai à mon clergé une lettre-circulaire pour l'engager à rentrer dans ses paroisses. Des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, étaient parqués dans des salles, des églises en Hollande, vivant dans une promiscuité néfaste au point de vue physique et moral. J'envoyai donc ma lettre, dans laquelle je tranquillisais les gens, leur assurant, au nom du gouverneur allemand, qu'il ne serait fait aucun mal aux jeunes gens.

Sous von der Goltz.

Après que von der Goltz se fut installé comme gouverneur, le cardinal lui demanda une entrevue en vue d'obtenir: a) la libération des prêtres déportés en Allemagne; b) la tranquillisation des populations au sujet des difficultés que pourraient avoir les jeunes gens; c) qu'au cas où des infractions aux règlements allemands seraient commises par des personnes isolées, toute une commune ne fût pas rendue responsable.

Là-dessus, visite de von der Goltz au cardinal. Celui-ci lui demande de ratifier, "pour lui et ses successeurs éventuels", les engagements pris par le gouverneur d'Anvers. Von der Goltz répond: "Oui, certainement, mais oui." Il donne ensuite cette ratification par écrit, à la demande du cardinal, quand celui-ci va lui rendre à Bruxelles sa visite: "les termes (de la ratification) étaient assez vagues, mais enfin, c'était suffisant", dit le cardinal dans sa relation.

Cela n'empêcha pas pourtant les Allemands d'arrêter, peu de temps après, le curé d'Eppeghem, près de Malines, et deux de ses paroissiens, parce que, disaient-ils, un coup de feu avait été tiré; mais le cardinal en ayant écrit à von der Goltz, celui-ci répondit que le curé et ses deux paroissiens étaient déjà libérés.

Cela n'empêcha pas non plus, dans la suite — cette réflexion n'est pas du cardinal, mais de nous, — l'autorité allemande de multiplier les cas de représailles contre toute une population pour la faute imputée à un seul ou à quelques-uns.

Tout récemment encore, le village de Sweveghem, près de Courtrai, était condamné à une énorme amende, son bourgmestre et plusieurs de ses notables arrêtés, parce que les ouvriers d'une fabrique avaient refusé de confectionner pour l'ennemi des fils de fer barbelés et des pièges à loup. Et, à peu près dans le même temps, un exemple criant de représailles du même genre se produisait sous les yeux mêmes, peut-on dire, du cardinal: Malines, la ville archiépiscopale, se voyait, par ordonnance du gouverneur général, coupée de toute communication avec l'extérieur pendant plusieurs jours, parce qu'à l'arsenal de chemin de fer qui s'y trouve, les ouvriers belges s'obstinaient à ne pas se mettre au service de l'ennemi! Ceci est une parenthèse dans le récit du cardinal. Revenons à celui-ci.

Premières relations avec von Bissing — Bienveillance — Une lettre du cardinal belge à un cardinal allemand.

Von Bissing succéda à von der Goltz. Il se fait recommander au primat de Belgique par l'archevêque de Cologne, le cardinal von Hartmann. Von Hartmann écrivait à Mgr Mercier: "Je connais depuis longtemps le général von Bissing; c'est un homme loyal, protestant pratiquant, et il est désireux d'atténuer les plaies de la Belgique." Mgr Mercier avait précisément quelque chose à demander au chef de l'administration allemande: la mise en liberté des prêtres et des instituteurs encore détenus en Allemagne. Il voulait aussi intercèder en faveur du comte Jean of Mérode, grand-maréchal de la cour, et de la comtesse, retenus prisonniers dans leur hôtel à Bruxelles depuis quelques jours. Le cardinal fit donc visite au général von Bissing.

Le gouverneur, dit Mgr Mercier, me reçut de façon très courtoise et me renouvela l'expression de ses sentiments de bienveillance à l'égard de la Belgique.

Peu après, il m'apporta lui-même à Malines la liste des prêtres qui avaient été remis en liberté. (J'ai appris depuis lors que le cardinal von Hartmann avait beaucoup fait pour cela). De plus, il m'annonçait que le grand-maréchal de la cour avait été acquitté. Ceci n'était pas une faveur, mais uniquement de la justice, étant donné que le grand-maréchal était innocent.

Mais von Bissing m'apportait. voulait aussi intercéder en faveur celle de communiquer librement avec les évêques de Belgique et avec Rome. Il m'apportait cela en due forme, sur un papier de circonstance, au bas duquel il avait eu l'amabilité de celler mon portrait (qu'il s'était procuré je ne sais où).

L'entretien se continua d'une façon très bienveillante, trop bienveilalnte, si bienveillante que je devenais inquiet et que je ne pus m'empêcher de dire au gouverneur: "Fort bien, mais vous représentez le gouvernement allemand, moi je suis Belge, et il ne peut y avoir entre nous d'autres rapports que ceux qui existent entre nations belligérantes. — Oui, oui, bien sûr, dit le gouverneur: je ne demande pas la sympathie.. mais.. enfin.. je veux faire tout pour alléger les douleurs de votre pays.. enfin.."

Le cardinal méditait déjà à ce moment cette lettre pastorale qui dévait être si peu agréable aux Allemands. Il tenait d'autant plus à ce que le gouverneur, dans sa bienveillance ne se fit pas illusion sur ses sentiments à l'égard de l'occupant et ne fût pas ainsi amené plus tard à le suspecter d'avoir été faux. Il trouva un moyen de "mettre les points sur les i", comme il dit lui-même: il écrivit, vers le 20 décembre, une lettre au cardinal Hartmann et il pria le gouverneur général de transmettre, n'étant pas lui-même en communication directe avec l'Allemagne. Voici ce que l'auteur de la lettre nous apprend au sujet de celle-ci:

Dans cette lettre, je pouvais parler plus ouvertement, étant donné que je m'adressais à un confrère dans le sacerdoce et le Sacré-Collège. Je remerciai le cardinal de tout ce qu'il avait fait pour obtenir la libération des prêtres prisonniers. Je lui dis que j'étais en rapports courtois avec le gouverneur qu'il m'avait présenté, bien que, étant donné qu'il est l'envoyé d'une nation ennemie et que moi je suis le représentant de la religion en Belgique, nos rapports ne peuvent être que ceux de pays ennemi à pays ennemi.

De plus j'avais lu quelques jours auparavant le discours prononcé le 6 décembre par le chancelier de l'empire, M. von Bethmann-Hollweg, discours dans lequel celui-ci s'élève contre les injustices flagrantes, dit-il, commises à l'étranger contre nos compatriotes laissés sans défense. Seulement l'histoire apprendra que l'on ne touche pas impunément à un seul cheveu de la tête d'un Allemand". Je vous avoue que j'avais bondi d'indignation en lisant cela. "Ah! me disais-je, pauvres agneaux laissés sans défense dans un pays ennemi!" J'eus bien soin d'indiquer ces passages au cardinal von Hartmann, et je lui dis que ces paroles, en tant qu'elles visaient la Belgique, constituaient un "mensonge monstrueux": ce sont les deux mots que j'ai employés. Je transmis donc cette lettre au gauverneur von Bissing, y ajoutant une autre lettre pour lui, dans laquelle je lui demandais de vouloir faire envoyer ma lettre au cardinal von Hartmann, mais d'en prendre d'abord connaissance. Je me dis: de cette façon, il saura ce que je pense".

Quelques jours se passèrent, et sur ces entrefaites parut la fameuse lettre pastorale du cardinal.

Nous arrivons à la partie la plus importante et la plus intéressante du récit du cardinal. C'est la dernière. Il est difficile d'y retrancher quelque chose. Nous la reproduisons intégralement, au risque d'allonger un peu cet article.

La lettre pastorale fut lue dans quelques paroisses de Bruxelles le 1er janvier; à Sainte-Gudule, on en distribua aussi des exemplaires à la sortie du salut de l'après-midi. C'est ainsi que les Allemands en eurent connaissance.

La lettre pastorale — Perquisitions dans les presbytères et chez l'imprimeur — Première descente chez le cardinal — "Trop tard!"

Dans la nuit du 1er au 2 janvier — raconte Mgr Mercier — les autos allemandes parcoururent à grand tapage toutes les routes du diocèse; les soldats escaladent les presbytères, arrachent de force la lettre des mains des curés ou essayent vainement de se la faire remettre.

La même nuit, vers 2 heures, un détective pénètre chez l'imprimeur, M. Dessain (imprimeur de l'archevêché à Malines), qui, avec un flegme d'Anglais, descend en robe de chambre et en pantoufles. Le détective lui montra ses deux poings tendus, donna un coup de sifflet; aussitôt cinq officiers parurent et la maison fut entourée immédiatement par 40 ou 50 soldats. L'imprimerie fut visitée et 15 à 20,000 exemplaires de la lettre pastorale furent saisis. Francis Dessain qui avait déjà souvent lu la lettre, s'offrit à leur expliquer qu'elle ne contenait rien de compromettant; ils l'écoutèrent, mais lui déclarèrent néanmoins qu'il était fait prisonnier et devait les accompagner. Il fut arrêté durant quatre jours et on lui infligea une amende de 500 marks pour avoir méconnu la censure allemande.

Vers 6 heures du matin, je me préparais à dire la messe quand on vint m'avertir qu'il y avait au parloir trois officiers allemands. Je descendis et trouvai, en effet, ces messieurs.

Le porte-parole parlait très bien le français. Il avait été ministre plénipotentiaire à Paris.

Après un long préambule, que je passe, ils me parlent de ma lettre pastorale par laquelle, disent-ils, j'excitais les populations. Ils me citent une phrase de ma lettre: "Vous ne lui (au gouvernement général allemand) devez, dans l'intime de votre âme, ni estime, ni attachement, ni obéissance."

Je leur dis: "Messieurs, il y a un dicton français ainsi conçu: "Donnez-moi deux lignes d'un auteur, et je le ferai pendre." Eh bien! c'est ce que vous faites. Je ne veux pas que vous déchiquetiez ma lettre, il faut la prendre tout entière, et alors vous verrez que je n'excite pas la population.

—En tout cas, déclarent-ils, il faudra comparaître devant S. Exc. le gouverneur général pour rendre compte de cette lettre.

—Bien, répondis-je; seulement, demain je suis empêché; je dois aller à Anvers présider une cérémonie religieuse. Mais, après-demain, lundi, si vous voulez...

—Non, non, répliquent-ils aujourd'hui, aujourd'hui même.... Nous retournons immédiatement à Bruxelles prendre les ordres du gouverneur, et nous reviendrons vous dire à quelle heure vous devriez vous présenter chez Son Excellence.

Sur ce, ils se levèrent. Mais tandis qu'ils étaient debout dans l'embrasure de la fenêtre (je les y vois encore), le porte-parole me demanda si ma lettre était déjà répandue.

—Oh! oui, dis-je, elle est déjà dans les mains du curé dans toutes les paroisses.

Ils eurent alors tous trois un cri du coeur que je n'oublierai jamais de ma vie: "Nous arrivons trop tard!"

—Mais, me dirent-ils ensuite, vous devez cependant reconnaître que vous avez méconnu la censure?

—Quelle censure?

—Mais la censure allemande?

—! ?

—Mais, oui! On a affiché partout que rien ne pouvait s'imprimer sans avoir passé par la censure de l'autorité allemande.

—Messieurs, répondis-je, j'ignore cette censure. Je ne cours pas au coin des rues pour lire les affiches! Si tou tcela était sérieux, vous auriez bien pu m'en envoyer notification.

Défense au cardinal de sortir de l'archevêché — Un mémoire de von Bissing — Il exige une réponse sur l'heure — Le cardinal gardé à vue.

Ils partirent pour demander au gouverneur à quelle heure je devais me présenter.

Ils ne revinrent pas ce samedi. Mais le dimanche 3 janvier au matin, je reçus un télégramme me défendant de me rendre à Anvers pour le salut que j'y devais chanter. Le dimanche soir, on vint pour s'assurer si "Son Eminence était bien restée, à Malines pendant la journée."

Le lendemain lundi, vers 8 heures du matin, arrive un capitaine avec une lettre (un véritable mémoire, six feuilles papier ministre) du gouverneur von Bissing, datée "31 décembre-3 janvier". Cette lettre était écrite en caractères allemands.

Je dis au capitaine: "Je lis difficilement cette écriture; ne pourriez-vous me recopier cela en caractères latins, cela me faciliterait la lecture." Il fait droit à ma demande, puis me déclare qu'il a reçu ordre de ne partir que muni de ma réponse.

—Mais, lui dis-je, vous comprenez bien que l'on ne répond pas ainsi au pied levé à un document de six pages.

—J'ai mes ordres, répondit-il, et je dois rester.

—Mais enfin, un homme intelligent interprète les ordres qu'il a reçus!

—Mais non, je dois attendre...

—Mais, fais-je alors, me prenez-vous pour un bandit? Pensez-vous que je vais m'enfuir?

—Non pas ça, évidemment.... Mais enfin....

Il n'y avait rien à faire. Je dis alors à mon interlocuteur, notez qu'il était déjà 10 heures:

—Téléphonez au gouverneur et demandez-lui de pouvoir revenir ce soir vers 6 heures prendre la réponse.

Il va téléphoner et revient me notifier qu'il reçoit ordre de rester.

Je lui dis alors que je ne pouvais pas l'inviter à déjeunes, mais que je le ferais inviter par mon secrétaire. Je me retirai pour lire le mémoire du gouverneur et y répondre.

Les griefs articulés dans le mémoire contre le cardinal — Mesures de rigueur — La réponse du prélat.

Trois points y étaient traités:

Ier point. — Dans un passage de la lettre, datée du 31 décembre, donc avant qu'il eût connaissance de ma lettre pastorale, M. von Bissing se disait vraiment déçu; il avait espéré entretenir avec moi d'excellents rapports, mais il se voyait forcé de renoncer à cet espoir. Ma lettre au cardinal von Hartmann, il ne pouvait absolument pas l'envoyer, disait-il, et il me la renvoyait. En outre, il me signifiait le retrait de la faveur qu'il m'avait accordée d'entrer en relations avec les autres évêques de Belgique.

IIe point. — Quant à votre lettre pastorale, disait-il, je prévois des difficultés sans nombre qui vont surgir, des rébellions qui vont éclater sous son influence. J'en défends donc strictement la diffusion et la lecture. Je ne veux cependant pas sévir directement contre les prêtres qui, eux, ne font qu'exécuter l'ordre qu'ils ont reçu.

IIIe point.—Ici, M. von Bissing me demande comment j'ai pu entrer en relation avec le roi d'Angleterre pour prescrire un jour de prière générale pour les alliés.

Je répondis à ces divers points:

1o Vous m'enlevez le droit d'entrer en relations avec les évêques de Belgique. Jusqu'ici, je n'avais pas encore fait usage de votre faveur; je n'étais pas encore sorti des limites de mon diocèse; je n'en sortirai pas.

2o Pour ce qui est de ma lettre pastorale, je ne retire pas l'ordre que j'ai donné de la lire... Cependant, en cas d'intimidation ou de menaces, je ne veux pas presser l'exécution de cet ordre, mais je ne retire absolument rien du tout.

3o Enfin, vous me demandez comment j'ai pu me mettre en rapport avec le roi d'Angleterre. Tout d'abord, je suppose que ma vie privée ne tombe pas sous une censure quelle qu'elle soit.

Ensuite, pour connaître ce désir du roi d'Angleterre d'avoir une journée de prière générale le 3 janvier, je n'ai pas dû entrer en relations directes avec Sa Majesté. J'ai eu sous les yeux plusieurs exemplaires d'une lettre de Mgr Bourne, archevêque de Westminster, qui reprodusait le voeu du roi. Je n'ai pas pour le moment un de ces exemplaires sous la main; je finirai cependant par en trouver un, et vous l'enverrai.

Cette réponse était prête pour 7 heures du soir.

Le mot de la fin.

La relation de Son Eminence se termine par la mention d'un épisode plutôt accessoire, mais amusant, qui vint se rattacher aux incidents de la lettre pastorale.

Le vendredi 8 janvier, le commandant de Malines apporta au cardinal un télégramme venant de la American Press Association, qui représente, on le sait, 700 à 800 journaux. Il était ainsi conçu:

"La nouvelle de votre soi-disant arrestation a provoqué ici une émotion profonde. Nous voudrions savoir la vérité de Son Eminence elle-même."

Le commandant qui apportait cette dépêche à Mgr Mercier lui dit:

—Vous répondrez bien, n'est-ce pas? Vous direz que tout est fini, que cet incident est clos; il vaut mieux déterminer cela. Enfin, vous comprenez...

—Oui, répondit le cardinal; mais je dois tout de même dire la vérité.

Et voici quelle fut à peu près le texte de sa réponse:

"En réponse à votre télégramme, je vous fais savoir que plusieurs prêtres ont été arrêtés pour avoir lu ma lettre pastorale, qu'on la leur a arrachée par la force, que nous-mêmes nous avons été empêché de sortir de l'archevêché. Veuillez m'accuser réception de ce télégramme."

On voit, par ces derniers mots, que Son Eminence prenait ses précautions contre la kommandature générale, par les soins de laquelle seule son télégramme pouvait être transmis.

Les lundi et mardi suivants, des envoyés de von Bissing vinrent insister auprès du cardinal pour qu'il modifiât le texte de sa réponse à la presse américaine. Il leur répondit que la formule lui importait peu pourvu que l'idée fût sauve, et il rédigea un autre télégramme ainsi conçu:

"Je vous remercie de votre attention. Cependant, je me permettrai pour le moment de ne pas insister sur les mesures tracassières dont mes prêtres et moi avons été l'objet. Je préfère me renfermer dans mon ministère pastoral. Veuillez m'accuser réception de la présente."

En somme, la seconde formule, qui ne précisait pas quelles avaient été les "mesures tracassières", pouvait faire croire les faits plus graves encore qu'ils ne furent dans la réalité. Il était évidemment plus malin pour les Allemands d'envoyer le premier télégramme que le second; ils n'hésitèrent pas: ils envoyèrent.. le second.

Triomphe de l'Asthme. — Etre soulagé contre les souffrances de l'asthme est une grande chose, mais être prémuni contre les attaques futures de ce mal est encore bien plus avantageux. Non seulement le remède du docteur Kellogg contre l'asthme obtient-il cela, mais il donne de plus au malade une nouvelle ère de santé. L'inhalation systématique de la fumée ou de la vapeur du remède prévient les attaques et souvent guérit d'une façon définitive.

GROS ET DETAIL
TELEPHONE MAIN 2150
Bureau, entrepots et cours Coin Desmeurons et Bertrand
STANDARD SUPPLY & FUEL CO.
MATERIEL POUR CONSTRUCTEURS
CHARBON & BOIS
J. A. AUBERT, GERANT
NORWOOD, MAN.

Elle a subi l'épreuve du temps. — L'Huile Electrique du docteur Thomas a été sur le marché durant trente ans et durant ce temps a prouvé qu'elle était un bienfait pour des milliers de personnes. Elle est en grande estime dans tout le Canada et sa renommée s'est répandue au-delà des mers. Elle n'a pas de rival comme liniment. Même à double prix ce serait encore le liniment à meilleur marché.

SACRE-COEUR

M. Horace Chevrier, qui était absent dans l'Est depuis les élections, est de retour.

• • •

Mlles Emilia et Wilhelmine Tremblay sont en promenade à Aubigny, chez M. le curé Desrosiers.

• • •

Notre école ouvrira ses classes demain. Les demandes d'admission sont plus nombreuses que jamais. On commence à comprendre la nécessité d'apprendre deux langues et de recevoir un diplôme de cours commercial complet, sans courir les "Business Colleges".

Une nouvelle maîtresse, Sr Germaine de Montford, est venue augmenter le nombre des institutrices; elle fera la deuxième classe.

• • •

Le R. P. Brassard commencera cette semaine la visite de la paroisse. Les nouvelles familles sont invitées à lui faire connaître leur adresse.

• • •

Dimanche prochain, le R. P. curé ouvrira une série de sermons sur les sacrements. Il nous tardait de voir finir les vacances pour goûter le plaisir d'entendre ces instructions toujours si pratiques.

• • •

La messe, sur semaine, se dira toujours à 8 heures 30, afin de permettre aux enfants d'assister au Saint Sacrifice avant d'entrer en classe. Tous les lundis, vendredis et samedis, il y aura une messe à 7 heures.

Les Congrégations se réuniront le dimanche soir à 7 heures 30; les Cadets et les Saints-Anges le premier dimanche du mois; les Enfants de Marie le deuxième; les Dames de Sainte-Anne le troisième; la Ligue du Sacré-Coeur le quatrième. A ces réunions du dimanche soir, tous les fidèles sont tenus d'assister. Il y a toujours une instruction et le salut solennel.

• • •

Lundi matin à 8 heures, M. Damase Dion conduisait à l'autel Mme Veuve Pierre Hamel. Le R. P. Portelance, o.m.i., présidait la cérémonie du mariage.

• • •

Baptême. — Joseph-Eugène-Alphonse-Bernard, fils de Joseph-Hercule Leplante et de Lucie-Anna Tribodeau. Parrain et marraine: Eugène et Victoria Thibodeau.

• • •

Semaine com le 29 aout ......
Un bien-être réel. "On éprouve un bien-être réel", écrit Mme S. Nystrom, de Hill Top, Man., Can., en ayant quelque chose dans la maison sur quoi on puisse compter en cas de maladie. Je ne puis exprimer en paroles tout le bien que le Novoro du Dr Pierre a fait, non seulement dans ma propre famille, mais dans beaucoup d'autres. Toutes les personnes qui l'essayent trouveront dans le Novoro du Dr Pierre un aide pour le souffrant."

Ce n'est pas une médecine qui a vieilli sur les étagères d'une pharmacie, mais un remède herbeux, frais et actif, qui possède un record de succès qui dure depuis plus d'un siècle. Il arrive directement du laboratoire chez celui qui l'emploie. S'adresser au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A. Délivré libre de droits.

GILBERT RENTRE EN FRANCE

Il réussit à tromper la surveillance des Suisses

Paris, 28. — Eugène Gilbert, qu'un accident survenu à sa machine avait obligé d'atterrir en Suisse le 27 juin, après avoir lancé des bombes sur la fabrique de zeppelins de Friedrichshafen, et qui avait été interné près du Saint-Gothard, a réussi à prendre la fuite. Il est arrivé à Paris hier soir, et s'est présenté au ministère de la guerre pour reprendre du service dans l'armée.